

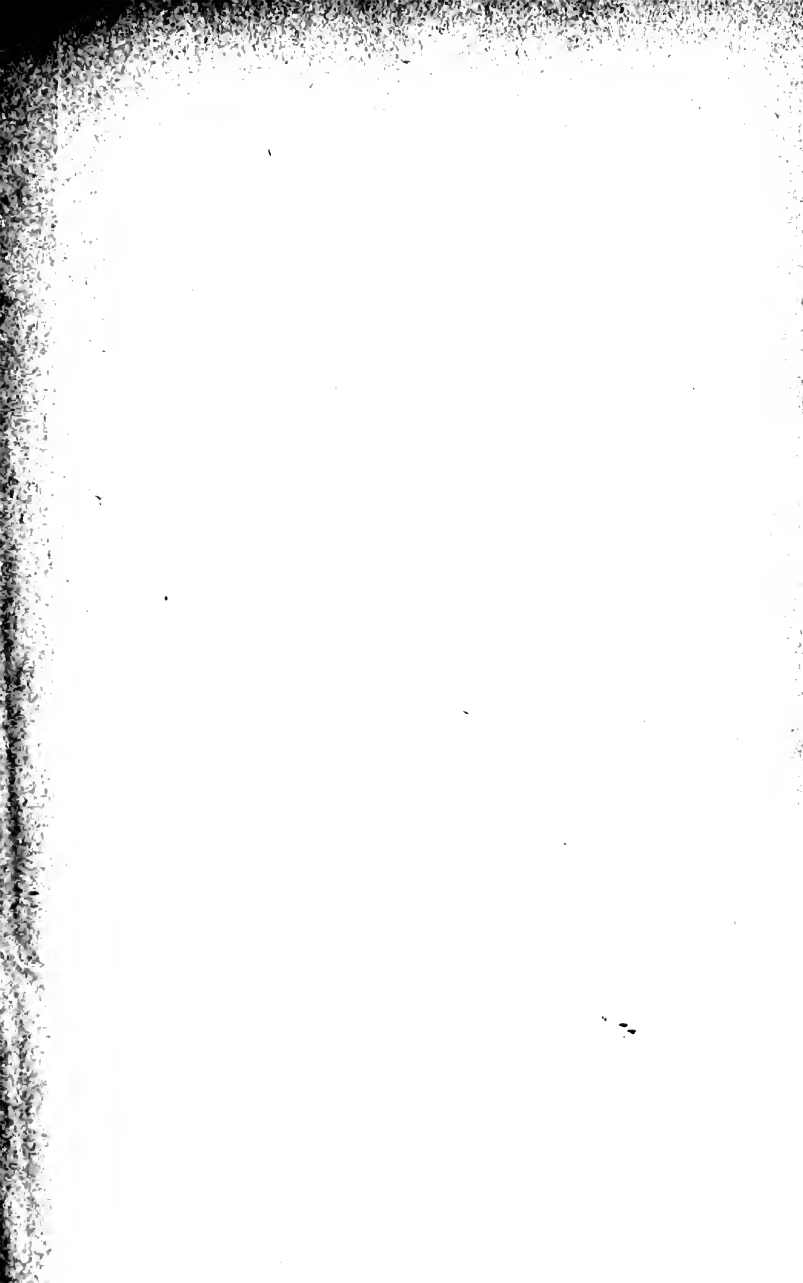
3 1761 05507021 3

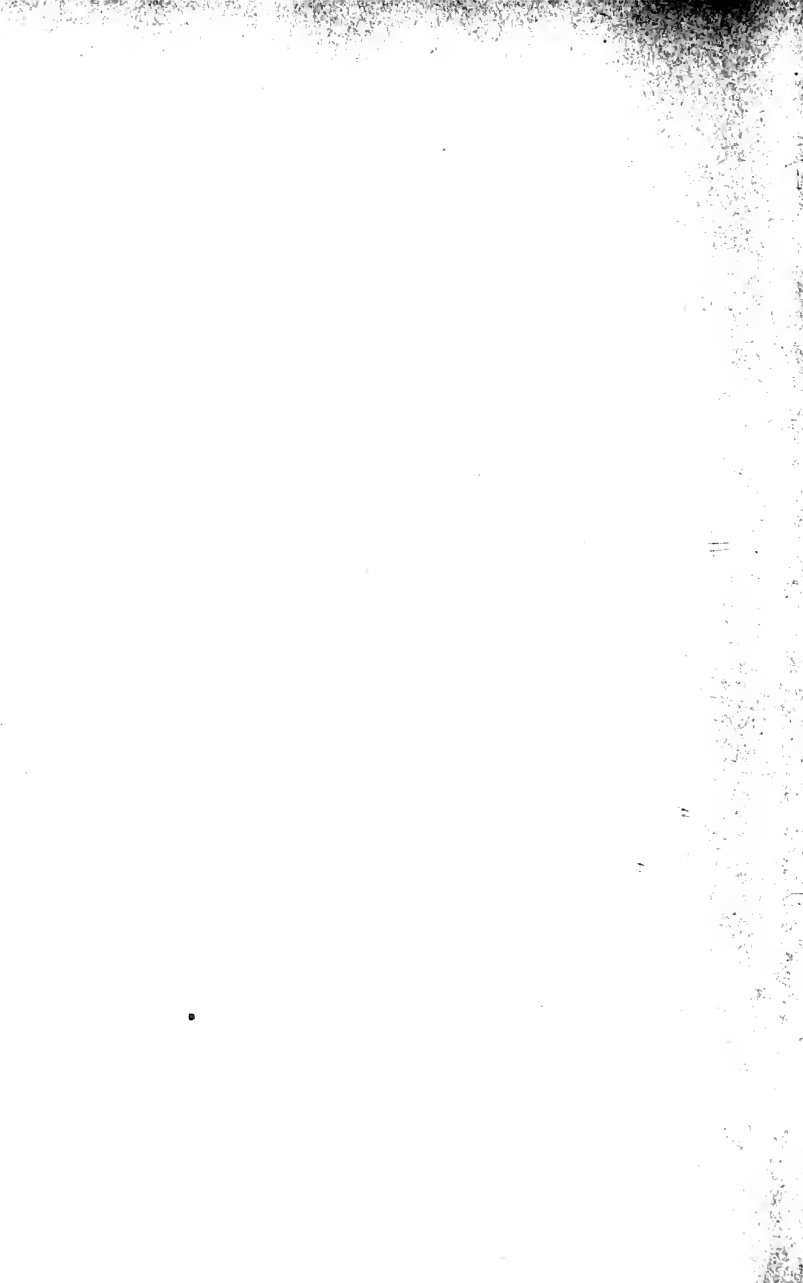














Toute une Ame

DU MÊME AUTEUR

ANDRÉ MARSY	I vol.
POÈMES ET POÈTES	I vol.
ESSENCE D'ÂMES	I vol.



Tous droits réservés.

~~Hobbes~~
ÉMILE HINZELIN

Toute une Ame

VERS ANCIENS ET NOUVEAUX



PARIS

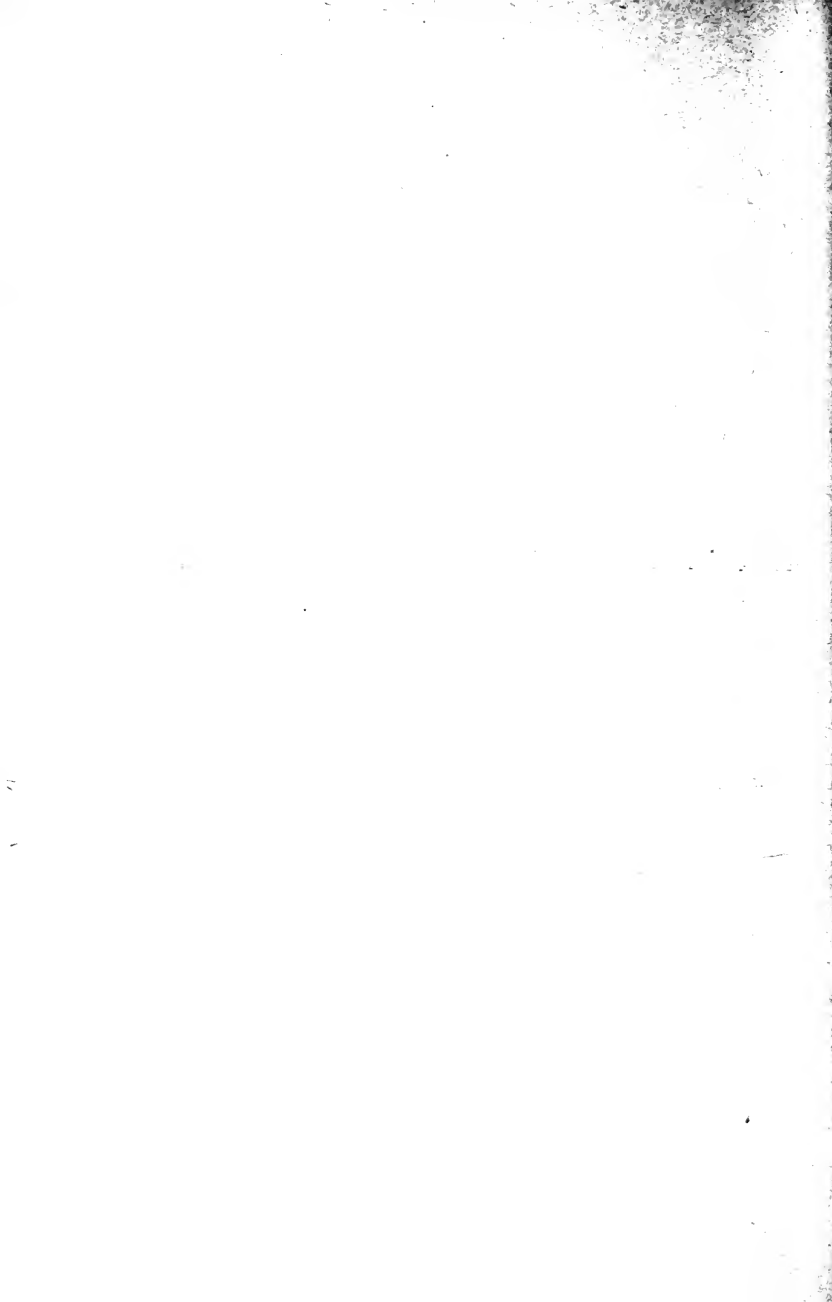
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

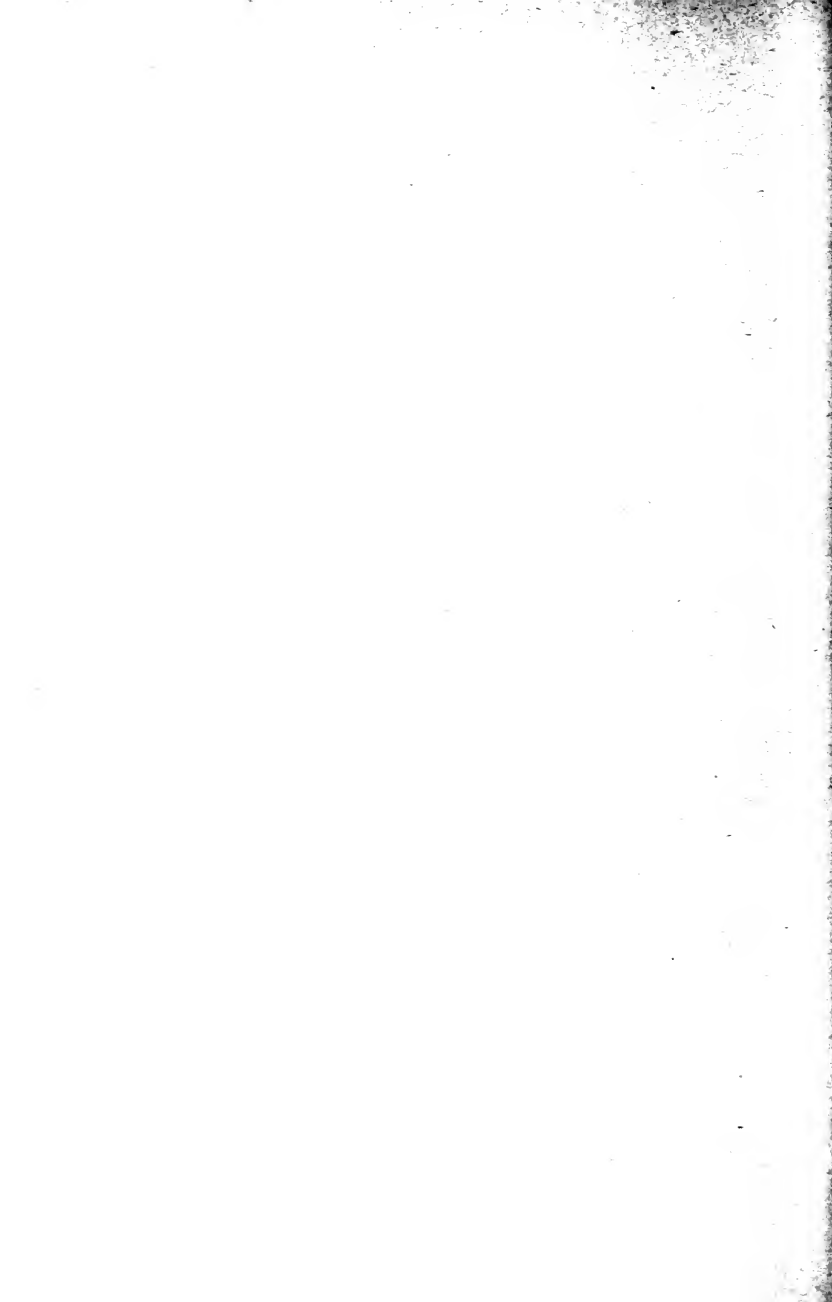
M DCCC^o XCII

PQ
2615
I4T6

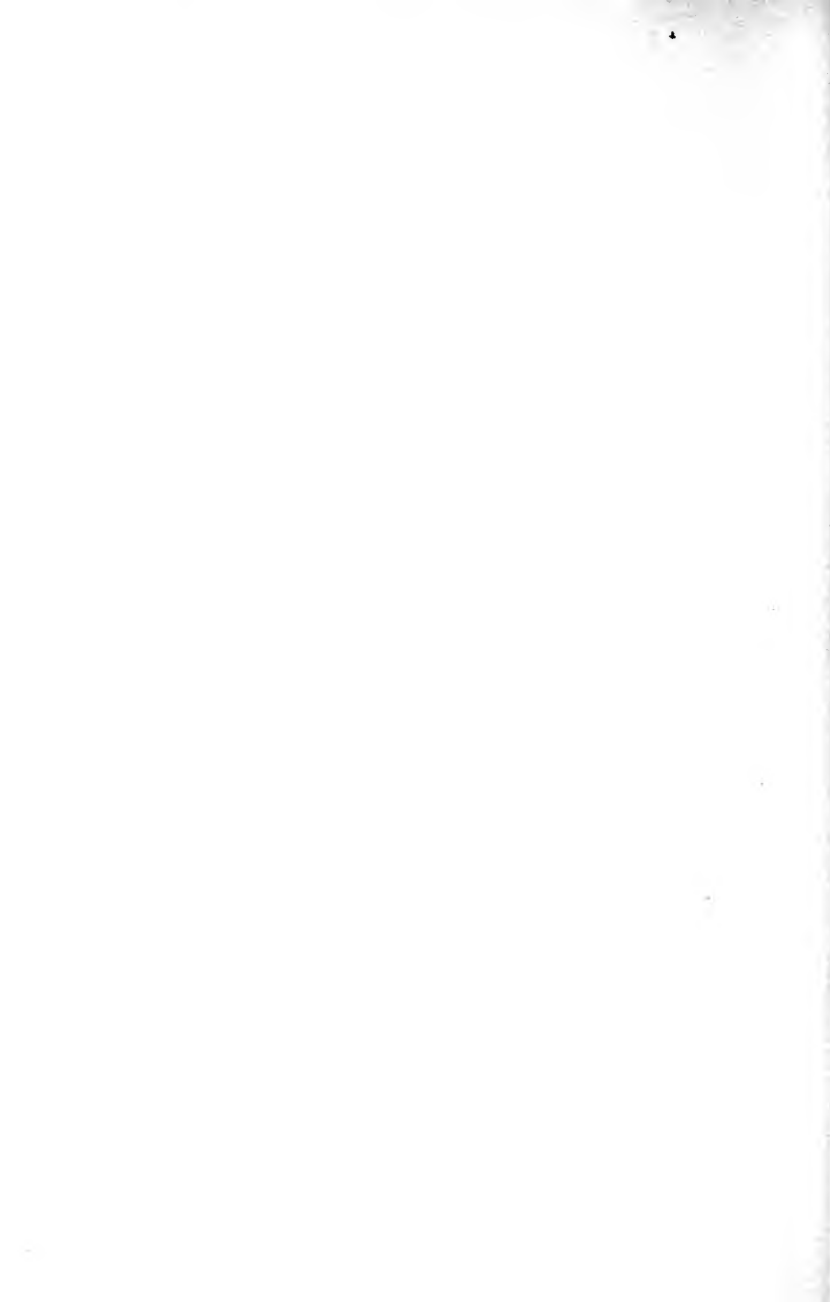
A MADAME GOSSEREZ-HINZELIN



Première partie



I





A MON LIVRE

VA, maintenant, va-t'en par le monde, sois libre,
Plainte désespérée ou joyeuse chanson!
Fouille le cœur humain jusqu'à la moindre fibre,
Qu'il soit à ta merci, batte à ton unisson,
Sanglote à tes sanglots, s'ouvre à ton rire, et vibre
Comme un orchestre entier qui sait bien sa leçon.







LE TESTAMENT DE JÉSUS-CHRIST

JÉSUS, l'on s'en souvient, n'écrivit qu'une fois.

Un soir, las de donner son cœur, son temps, sa voix,
Il marchait à pas lents et la tête baissée,
Car il portait déjà sa croix dans sa pensée.
Il avait un rameau de bois mort à la main ;
Il vit un olivier au revers du chemin,
Et s'assit. A ses pieds s'étendait la nature
En proie à l'homme, en proie à la longue culture :
Les prés étaient tondus et les champs labourés,
Les vallons aplanis, les fleuves resserrés ;
Les fleurs même, les fleurs que Dieu teint et parfume,
Devaient servir la règle et subir la coutume.

Quant aux bêtes, c'étaient les muets étrangers.
Et dans les flots fendus par les canots légers,
Dans le moindre sillon, dans le moindre brin d'herbe,
L'humanité marquait son empreinte superbe.
Tout rappelait au Christ sa mission : les champs,
Les hameaux, les cités sur les coteaux penchants,
Et les hommes, et les hommes. — Partout les hommes!

Ils étaient là, vaillants, inventifs, économes,
Passionnés, instruits, puissants, et malheureux ;
Plus malheureux que la poudre du chemin creux,
Que la bête qu'on fouette et qu'on chasse et qu'on tue :
La poudre ne sent pas, la bête s'habitue,
Mais l'homme à la douleur dont il comprend l'affront
Offre un cœur toujours neuf, un esprit toujours prompt.
C'est à l'âme d'abord que va toute blessure!

Oh ! le sanglot qui sort de la moindre mesure :
Quel poids d'iniquité, lourd comme l'univers,
Il emporte au ciel pur où dorment les éclairs !
Et Jésus, de son œil prophétique, pénètre
L'angoisse qui se meurt et celle qui va naître.
Il voit autour de lui se dessiner en noir
Les sanglots, les regrets, les cris de désespoir.
Il voit venir aussi les plaintes légitimes
Que poussent les bourreaux autant que les victimes :
Le deuil à chaque instant, le sang à chaque pas.
Il aperçoit surtout ce qui ne se plaint pas :
La misère aux yeux creux qui tout bas se résigne,
La peine la plus calme et partant la plus digne,

L'accablement pensif du citoyen. Il voit
Le silence, le fier silence du bon droit,
Les pleurs des plus heureux, le frisson des plus braves !
Les maîtres sont mauvais, hélas ! mais les esclaves
Sont-ils meilleurs ? Hé, quoi ! Rendre à chaque maison
L'équilibre, la paix et l'ordre et la raison,
Et la félicité régnant dans l'harmonie,
N'est-ce pas pour un Dieu la mission bénie ?

Et Jésus écrivit sur la poussière un mot :
Justice, — et l'effaça.

« Trop haut, dit-il, trop haut !
Elle mentirait trop, la trop belle devise.
Pour les hommes que tant de souffrance divise,
Pour les hommes surpris qui le liraient demain,
Le verbe que j'écris semblerait inhumain.
Les lois qu'ils en feraient seraient œuvres de force.
Enlevons-leur cette âpre et redoutable écorce,
Assouplissons ces lois, donnons-leur de l'essor,
Qu'elles deviennent plus légitimes encor,
Plus justes ici-bas que la justice même !
Ah ! l'extrême justice est l'injustice extrême :
Tout décret sans appel est un propos qui ment ;
Tout juge, un meurtrier qui frappe lâchement,
S'il juge sans bonté, par la seule méthode.
L'intime vérité ne tient pas dans un code,
Elle est au fond du cœur comme au fond du ciel bleu. »

Ayant donc effacé son premier mot, le Dieu

Mit à la place : *Anour*, en disant : « Soyez frères,
O vous les fils de l'homme, et que les plus contraires,
Tout à la charité que rien ne doit briser,
S'unissent d'un lien scellé par un baiser.
Tous pour un; un pour tous; communauté, concorde.
Plus d'arme qui déchire ou de haine qui morde!
Le travail qu'on déteste est un travail de mort,
Mais l'effort qui s'allie anéantit l'effort :
Les riches aideront les pauvres de la terre
A porter le pesant fardeau de leur misère;
Les pauvres aideront les riches à porter
Le fardeau de cet or que Dieu veut leur prêter.
C'est le règne divin. Un malheur, d'où qu'il vienne,
N'est-il pas un bienfait, pour peu qu'on le soutienne?
Et ce n'est pas un rêve, un beau rêve de Dieu!
Ce mot qui devrait être écrit avec du feu,
Je dois le mettre ici pour ma plus grande fête. »

Jésus-Christ relevait sa pâle et noble tête,
Son regard entourait le monde et les vivants
Ainsi qu'une caresse adorable des vents.
Et l'univers entier, jusqu'à la moindre chose,
Eprouvait du bonheur sans en savoir la cause.

Et Jésus regardait le mot... Mais ses longs yeux
Deviennent de nouveau tristement soucieux.
Il perd, encore un coup, l'espoir candide et ferme,
Son doux cœur est gonflé. Sous sa paupière germe
Une larme aussi belle en sa limpidité
Que la plus pure étoile au plus pur soir d'été.

Il remplace le mot par une autre formule :

« Nous nous en tiendrons là, » dit-il.

Un pas de mule

Sonne soudain tout près de lui. Ce sont des gens

Qui viennent du marché, joyeux et diligents.

La mère, se penchant, souriait toute gaie

A son enfant couché sur un sac de monnaie.

Jésus, les entendant, effaça d'un seul trait

Le dernier mot, qui fut le troisième secret.

Il se remit ensuite à sa route sévère

Où, tout en haut, déjà se dressait le Calvaire.

Trois ans après, à l'heure où Jésus-Christ mourut,

Sur le chemin, au pied de l'olivier, parut

Une rosée épaisse et rouge : on y put lire

Ce que le Dieu, songeant peut-être à son martyr,

Avait écrit. C'était *Justice* tout d'abord,

Puis *Amour*. Puis un mot tracé beaucoup moins fort,

Pitié. Ce mot *Pitié* fut à peine lisible.

Et c'était le plus vrai. N'est-il pas impossible

D'aimer un être humain sans un peu de mépris?

Que sont les corps? Que sont les cœurs et les esprits?

La boue est au dedans, la gloire à la surface.

Réunissez les plus honnêtes que Dieu fasse,

Criez-leur : « Je sais tout! » Et chacun a frémi.

Le vulgaire est jaloux, lâche et cruel. L'ami

Est un traître; le frère, un envieux; l'amante,

Une femme! Il n'est pas de-baiser qui ne mente,

Pas de main que l'on puisse être fier de toucher.
Des justes, ô Seigneur, en as-tu vu marcher
Sous les astres, devant ta bonté créatrice ?
Et cependant ta loi, Seigneur, est qu'on chérisse
Tout cela. C'est pourquoi le Martyr, le Témoin,
Voyant que la Justice absolue est trop loin,
Et l'idéal Amour trop haut, prit pour maxime
La Pitié, cet amour plus tendre, plus sublime,
Qui découvre partout le mal et le ressent,
Et qui souffre à descendre, et sourit, et descend.



PAQUES

PAQUES. Les cloches prochaines
Tintent dans l'air transparent.
Voici que soudain les chênes
Leur répondent en vibrant.

Le soleil, parmi les branches,
Se glisse, infiniment pur,
Sur les anémones blanches
Et sur les scilles d'azur.

Ses rayons joyeux caressent
Les bruyères et les joncs.
Aux rameaux noirs apparaissent
Les fins bouts des verts bourgeons.

Le pinson et la mésange
S'épuisent en gais concerts.
Tout frémit. Un charme étrange
Répand l'amour dans les airs.

Tintez, cloches, cloches vaines!
Mon cœur, dont Christ est banni,
Comme l'écorce des chênes,
S'ouvre, enivré d'infini.



NOTRE Avenir

A Madame André Marsy.

Nous choisirons une île assez près de l'Attique :
Là, dans un sol baigné d'amour, chaque printemps,
A côté de la mer sacrée aux flots chantants,
Je ferai faire ma maison. Sa forme antique
Sera vite commode et chère aux habitants.

Des roses, un jardin tout débordant de roses,
Et de roses encor, fermera l'horizon.
Et mes roses, noyant de parfums la maison,
Nous jetteront des tas de corolles écloses,
Pourpre vive de leur constante floraison.

Nous serons tous les deux vêtus d'étoffes souples,
Et, sous le marbre ancien d'une Vierge ou d'un Dieu,
Dans nos jardins très frais, malgré le jour en feu,
Nous nous plairons à voir nos colombes par couples
Errer à vol égal, blanches sur le ciel bleu.

Mon amie est secrète, un peu mystérieuse,
Si douce qu'on croirait que le sort la meurtrit,
Si bonne qu'on voit bien que l'amour lui sourit.
Elle a, lorsqu'il le faut, la gaieté sérieuse
Où la haute raison se couronne et fleurit.

Le matin, quand déjà les perles de rosée
S'égrènent sous les pas argentés du marcheur,
J'irai voir, dans le ciel d'une exquise fraîcheur,
Poindre au loin le soleil sur la mer reposée,
Comme une perle immense aux filets d'un pêcheur.

A midi, quand le vent s'est tu, quand, sous la charge
D'un azur triomphal aux rayons accablants,
S'inclinent les flots bleus et les fronts ruisselants,
Nous rêverons, couchés sur un divan très large,
En faisant palpiter des éventails très blancs.

Mon amie attendra souvent à la fenêtre,
Pensive et respirant le soir délicieux,
Me saluant de loin d'un geste gracieux,
Accoudée, et charmante, et gardant de son maître
L'esprit dans son esprit, et les yeux dans ses yeux.

Et la nuit, au-dessus de nos rosiers sans nombre,
Dans l'azur sombre et fin du plus beau ciel d'été,
Sans nombre s'ouvriront des roses de clarté,
Des étoiles et des étoiles! L'azur sombre
Disparaîtra sous leur éclat diamanté.

Nous lirons quelquefois, mais toujours des poètes :
La poésie est tout ; c'est le vin, c'est le lait,
C'est le sang. Tout le cœur exalté s'y complait.
Qu'elle se mêle aux deuils, aux passions, aux fêtes,
La musique des mots est l'art le plus complet.

La poésie est tout : ses strophes cadencées,
Ses terribles appels et son doux bercement,
Sa profondeur de vie et son rythme charmant,
Ses pleines rimes d'or et ses vastes pensées
Transfigurent notre âme en un ravissement.

Puis nous regarderons notre vie et notre âme.
Nous les purifierons dans le mépris glacé
Des vains efforts. A peine aurons-nous du passé
Des souvenirs pareils à ces débris de flamme
Dont le ciel le plus calme est soudain traversé.

Quand le jour finira, de muettes servantes
Nous offriront un peu de pain et quelque fruit.
Pas de luxe inutile, et surtout pas de bruit ;
Et nous suivrons au loin ces lumières mouvantes
Que le flot passe au flot voisin dès qu'il s'enfuit.

Ne serait-ce pas là le bonheur domestique,
La foi pleine de grâce et de tranquillité ?
Là, j'écrirais des vers d'un accent enchanté,
Là, j'oublierais le mal, l'ennui, la politique,
Me plongeant dans le seul respect de la beauté.

Nous ne vieillirons point. Les mois et les années,
Pour qui sait ne pas les compter, ne comptent pas.
L'homme n'est fatigué qu'au nombre de ses pas :
Et, tout à nos amours que rien n'aura fanées,
Nous attendrons la mort sans dénouer nos bras.



ROLAND A RONCEVAUX

A Émile Vernolle.

C'EST le premier soldat de la première France,
Le héros doux et fort,
C'est lui dont le beau front appelait l'Espérance
Et séduisait le sort.

C'est lui le plus loyal et le plus téméraire,
Fidèle au premier rang ;
Lui, le sublime ami, lui, le généreux frère,
Le Français droit et franc.

C'est lui qui défiait la défaite fatale,
Percé de coups, et seul ;
Lui qui, dans un lambeau de pourpre triomphale,
Se taillait un linceul...

En ce jour de malheur où, trahie et trompée,
Sa valeur le perdit,
Le héros se coucha sur sa vaillante épée,
Ferma les yeux, et dit :

— « Seigneur, recevez-moi : je meurs, mais je vous venge ! »
Dieu le vit tout sanglant,
Il manda Gabriel et dit à son archange :
— « Va me chercher Roland. »

L'Archange descendit dans un rayon de flamme ;
Et Dieu le regardait :
Et l'Archange saisit au passage cette âme
Pure, qu'on lui rendait ;

Et, penché sur le mort, il caressait la tête,
Et les grands yeux fermés,
Et les longs cheveux bruns que dans la France en fête
On avait tant aimés.

Puis, voulant de celui que l'Univers renomme
Un souvenir humain,
Il tira lentement le gant du fier jeune homme,
Et le mit à sa main.



MODÈLE SANS PORTRAIT

BRUNE aux grands yeux noirs, comment dire
Le fin tracé de ton sourcil,
Et le charme de ton sourire,
Et la grâce de ton profil,

Et ta chevelure massive
Que traverse un léger poignard,
Et ton attitude pensive,
Lorsque je cherche ton regard?

Il faudrait toute la puissance
De mots vierges et délicats;
Et d'ailleurs, en son innocence,
Ton âme ne comprendrait pas!

Je dirai donc simplement : « J'aime
La divine limpidité
Qui fait de tes yeux un poème
De jeunesse et de pureté. »

L'ALSACIENNE

AUTOUR d'elle, tout est souffrance et barbarie!
L'humble fille d'Alsace aux longues tresses d'or,
Pieusement, le front baissé, mais fier encor,
Porte comme un drapeau le deuil de la patrie.

Elle écoute là-bas s'éloigner les proscrits :
C'est l'exil. Une feuille à ses pieds est tombée :
C'est l'hiver. Elle vient à nous, tout absorbée
Par la mélancolie étrange du ciel gris.

Sa main, sa pauvre main qui cacha tant de larmes,
Tient le large chapeau, veuf de ses trois couleurs :
Main si faible, qui tremble en nous offrant des fleurs,
Et qui serait si forte au premier bruit des armes !

Et dans ses yeux, encore ignorants de l'amour,
Qui fixent l'avenir avec leur acier pâle,
A passé brusquement — vision triomphale —
L'éclair de nos fusils qui marchent vers Strasbourg.

TOUTES LES FLEURS

TOUTES les fleurs de l'été
Et tout l'orient de flamme
Ne peuvent remplir mon âme
Ni me rendre ma gâité.

Le feu du soleil attise
Les roses couleur de feu,
Et répand sur l'iris bleu
Les gouttes d'or du cytise.

Des cieux ouverts, des grands cieux,
La lumière, crue et blanche,
S'écoule en belle avalanche,
En torrent délicieux.

Mais c'est trop peu ; je réclame
Tout l'infini pour trésor !
C'est trop peu de fleurs encor,
C'est toujours trop peu de flamme.

*LA FILLE D'HÉRODIADE**A Émile Gallé.*

A la fille d'Hérodiade
Qui tournait sur ses pieds nerveux,
Le roi dit : « Fille aux noirs cheveux,
Aux bras blancs, aux ongles de jade,
Demande-moi ce que tu veux.

Étant vieux et roi, je suis triste!
Mais tout à l'heure, ô chère artiste,
Tu sus distraire le vieux roi. »
Elle murmura : « Donnez-moi
La tête de saint Jean-Baptiste. »

On apporta sur un bassin
La tête coupée aux yeux caves.
La danseuse, une fleur au sein,
Jetant de l'argent aux esclaves,
Offrit la fleur à l'assassin.

Et la naïve criminelle,
Qui touche alors de son sein nu
L'horrible trophée obtenu,
A dans sa candide prunelle
Tant de doux triomphe ingénu,

Elle mérite tant qu'on l'aime,
Et son charme est si captivant,
Que, de sa pauvre lèvre blême,
La tête coupée elle-même
Lui sourit en l'apercevant!



*
* *

Tout amant bien épris fait et refait le compte
Des puissantes raisons qu'il croit avoir d'aimer.
J'agirai de la sorte, et je dirai, sans honte,
Pourquoi tu me retiens, toi qui sus me charmer.

C'est d'abord ta beauté, subtile et si vivante,
Ta grâce, ton esprit à la fois doux et sûr,
Ta noble et fine main, ta toilette savante,
Et tes cheveux épais du noir le plus obscur.

Mais, plus que ton sourire où paraît ta pensée,
Plus que le fier contour de ton corps gracieux,
J'aime, j'aime à jamais la soie un peu froissée
De ta brune paupière où brillent tes grands yeux.



NOUVE RES NOUIQUE VIRI

A Henry Carmouche.

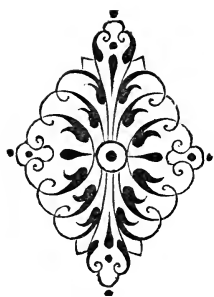
OUI, j'ai menti, je suis toujours un révolté.
J'ai répété cent fois que j'adorais la *norme*,
Mais, mieux que la parfaite et divine beauté,
J'aime l'âpre vigueur, dût-elle être difforme.

Le ciel d'un bleu serein m'a toujours irrité,
Mais, fouettant mes cheveux, brisant le lierre et l'orme,
L'ouragan me séduit! J'approuve en vérité
Tout ce qui fait saigner, de peur qu'on ne s'endorme.

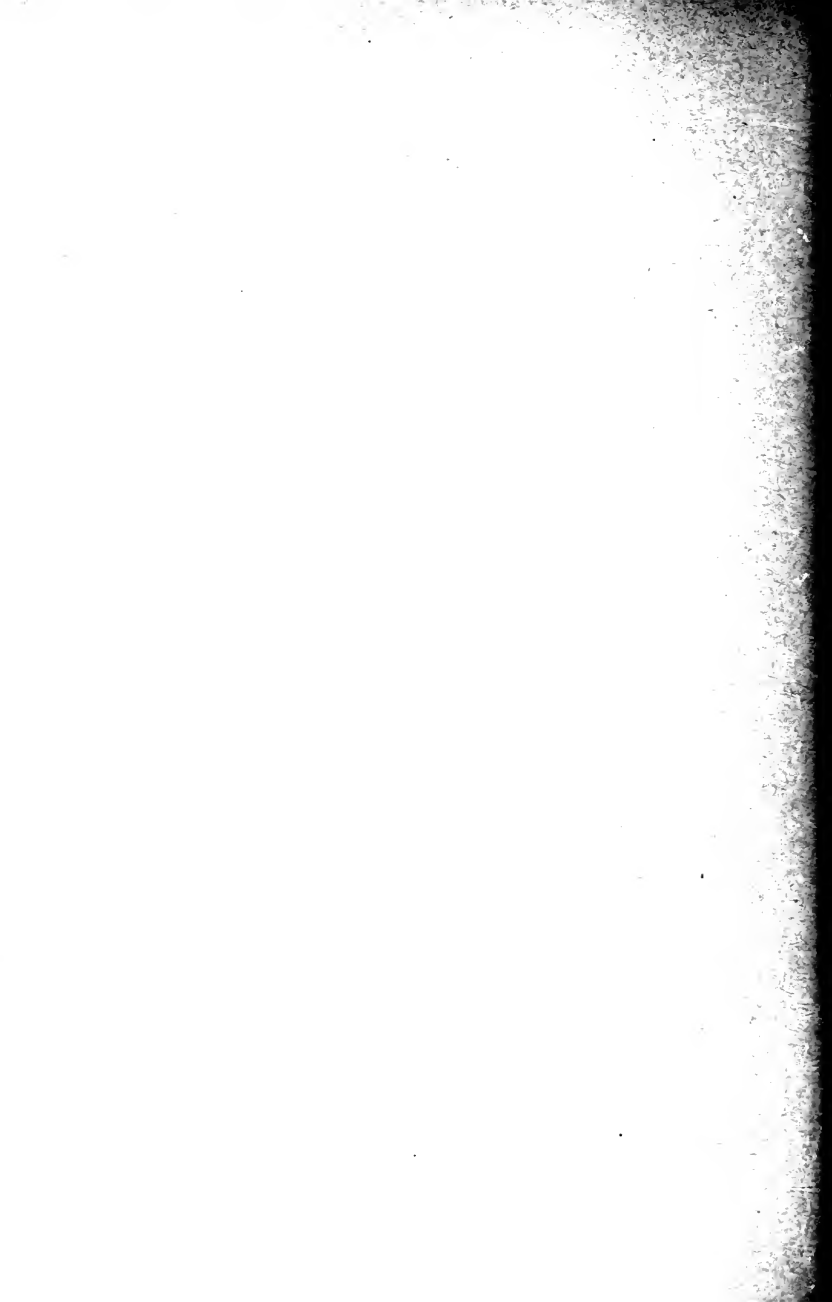
Aux jours de désespoir, j'ai parfois célébré
La royauté tranquille et l'esprit modéré,
Mais j'ai menti : mon âme est fort peu curieuse

Des vers sans passion, froids comme des tombeaux,
Et j'adore toujours d'une ardeur furieuse
Les révolutions et les hommes nouveaux.





II





NOUVELLE ANNÉE

Aux gens qui passent.

SALUONS la triste année
Qui s'en va, le front pâli,
Expirante et condamnée
A l'irrévocable oubli.
Année à nos ans ravie
Par la Mort et le Passé,
Un lambeau de notre vie
Demeure en ton sein glacé!

De notre vie, hélas! non de notre mémoire.
Rien ne vaut d'être aimé ni d'être retenu
De tes nuits sans bonheur et de tes jours sans gloire.
Attachons donc à toi la pierre la plus noire
Qui puisse t'entraîner au fond de l'inconnu.

Trop de méchantes querelles,
De vains recommencements,
Comme un vol de sauterelles
Ont ravagé tes moments,

Et t'ont fait donner au monde
Le spectacle détesté
D'une énergie inféconde,
D'une absurde activité.

O fantôme d'année, impalpable et livide!
Tes œuvres sont si loin de ce qu'on a voulu,
Et tu parais si courte à notre esprit avide,
Si fertile en néant et si pleine de vide
Qu'on se dit : « Est-il vrai qu'un an soit révolu? »

Est-il vrai qu'un an s'achève?
A peine a-t-on pu le voir :
On croirait que c'est un rêve
Si l'on brisait son miroir.
Mais quoi? Chaque jour qui passe
Au linceul prend un fil blanc,
Et dans nos cheveux le place
En l'honneur du nouvel an.

Maintenant, toi qui lui succèdes, toi nouvelle,
Nouvelle année, assise au détour du chemin,
N'imité pas ta sœur qui s'efface, et révèle,
Avec plus de tendresse et plus de lenteur qu'elle,
L'avenir qui s'enferme en ta petite main.



*LES DEUX VIEILLARDS**DE HANS HOLBEIN*

UN vieillard, étant en prière,
Les mains jointes, s'est endormi.
On voit s'approcher par derrière
Un autre vieillard, son ami.

D'un gros chapelet qu'il récite,
Il va toucher son compagnon...
Mais voici que sa main hésite
Et que tout bas il se dit : « Non.

« Le chapelet que je dévide
Plaira moins à Dieu, j'en suis sûr,
Que ce bon sommeil si candide,
Les mains jointes et le cœur pur! »



COMME UN AMOUR IGNORÉ

L OIN du travail trop lourd, du ciel trop éclatant,
Nous irons par le bois, dans la fraîcheur épaisse,
Car il est bon parfois que l'âme se repaisse
D'un rêve végétal, simple et réconfortant.

Nous irons par le bois : la mousse et les pervenches
Étendront leur tapis odorant sous nos pas ;
Les arbres, vieux amis, nous parleront tout bas,
En montrant des morceaux d'azur entre leurs branches.

Nous irons par le bois que l'automne a doré...
Il est des coins du bois parfumés, sans qu'on sache
Quelle discrète fleur dans le taillis se cache,
Comme dans notre vie un amour ignoré.



VOUS, TOUTE...

J E n'aurai pas cessé de vous voir, vous, vos yeux,
 Vos bras, tout votre corps flexible et gracieux.
 Aux heures de chagrin, aux heures de lecture,
 Quand le vent du hasard me pousse à l'aventure,
 Quand le travail m'attache à mon fauteuil, la nuit,
 Cette cruelle image adorable me suit.
 Oui, c'est votre regard, votre forme précise :
 Vous êtes là, vers moi penchée, ou bien assise
 Plus près encor, les doigts entrelacés aux miens ;
 Parfois vous frémissiez un peu, je vous retiens,
 Et, comme une musique où le ciel se devine,
 J'écoute votre voix que vous savez divine !
 Souvent même, l'accord est plus grand entre nous,
 L'union plus intime et l'abandon plus doux.
 Alors j'ai votre cœur et votre intelligence !
 C'est par l'un que je sens, par l'autre que je pense.
 Vous m'emplissez d'orgueil et d'espoir et de foi,
 Et vous êtes bien plus qu'à moi : vous êtes moi !

DIALOGUE SOUS BOIS

NYMPHE AUX beaux bras, fais-moi l'aumône
De quelques longs baisers ardents ! »
La nymphe repousse le faune
Et lui tient la barbe et 'es dents.

— « Je te veux, nymphe échevelée
Qui te débats sur mes genoux ! »
La nymphe résiste, aveuglée
Par d'épouvantables yeux doux.

— « Faune, ta figure est affreuse :
Je n'aimerai qu'un Dieu du ciel. »
— « La beauté n'est que viande creuse,
O nymphe, tâte du réel. »

— « Laisse-moi, monstre aux pieds de chèvre,
Car je hais ton front inhumain,
Ton oreille en pointe, ta lèvre,
Tes cheveux, tes regards, ta main ;

« Je hais jusqu'à ces pauvres roses
Que tu viens de fouler! » — « Aussi,
Ce ne sont pas du tout ces choses
Que je prétends t'offrir ici. »

La nymphe riait, enfermée
Dans les bras nerveux au poil roux.
Nymphe qui rit est désarmée :
O Dieux du ciel, détournez-vous!



UN PARADIS

Vous souffrez, dites-vous. Chimère!
Est-on jamais sûr du malheur?
La tristesse la plus amère
Est vaine, trompeuse, éphémère,
Aussi bien que la joie en fleur.

Puis, les choses sont consolantes!
Du sillon brun, du bois épais,
Du ciel, des étoiles tremblantes,
Du grand fleuve, des frêles plantes
Sortent l'espérance et la paix.

Ne plaignons pas le misérable
S'il ne tombe pas à genoux,
Et s'il se prétend incurable
Devant la douceur adorable
Que le ciel fait pleuvoir sur nous!

Ceux-là dont l'âme est toute blanche
Et qui souffrent d'un cœur égal,
Ceux dont le front pensif se penche
A peine devant l'avalanche
De la haine injuste et du mal,

Malgré le deuil et la tourmente
Et le sort qui les a maudits,
Après d'une source dormante,
Au coin d'un bois, parmi la menthe,
Peuvent trouver un paradis.



S O U C I E U S E

JE t'avais dans mes bras, douce et silencieuse,
Et le regard perdu. Je prononçai ton nom :
« Es-tu triste ? » te dis-je. Et tu répondis : « Non,
Pas triste, mon ami, mais déjà soucieuse. »

Je t'adorais, si belle et si touchante ainsi.
Ma lèvre longuement essayait sur ta lèvre
De saisir ta pensée et de prendre ta fièvre :
— Et de quoi donc, ô ma chérie, avoir souci ?

Les ennuis, les tourments, les obstacles, la vie,
O ma chérie, auprès de l'amour, ce n'est rien.
On a si peu de jours : seul, le sort sait combien.
A quoi bon lui livrer une tête asservie ?

Relève-la, ta tête aux yeux profonds et noirs !
La Mort nous guette au loin et nous sommes sa proie.
Ayons du moins les fleurs, la passion, la joie,
Et de très blanches nuits après de très longs soirs.

TENTATRICE

A Suzanne.

Vous êtes toute pureté,
Toute grâce et toute jeunesse.
Quoi, Madame, tant de beauté
Et de tristesse ?

Depuis votre enfance, les cieux
Furent, sur vous, clairs et prodiges :
Pourquoi, Madame, en vos grands yeux
Tant de fatigues ?

Les hommes sont à vos genoux,
Les femmes semblent vous sourire :
Comment, Madame, pouvez-vous
Tous les maudire ?

Ah ! sans raison vous vous plaignez,
Mais le sort vous entend peut-être.
Vous parlez du malheur ! Craignez
De le connaître.

La mélancolie est un jeu
Où s'amuse votre caprice.
Prenez garde : vous tentez Dieu,
O tentatrice!



SOIR DE PRINTEMPS

C'EST le soir, le printemps, la jeunesse et la joie!
C'est la fête divine et c'est l'espoir humain.
Opprimé par l'amour et fier d'être sa proie,
Le cœur se sent pressé comme dans une main,

Comme dans une main très tendre et très poignante
Qui tient avidement et serre son trésor.
On sonde sa blessure : elle est vive et saignante,
Mais les roses ont soif, on veut saigner encor.

Les pleurs viennent aux yeux comme la sève aux branches,
Les pleurs, chers diamants qui parent tous nos pas!
O cœur gonflé d'amour, il faut que tu t'épanches,
Car l'univers entier ne te contiendrait pas.



*FLEURS DE LABOUR**A Sully Prudhomme.*

JE n'aime plus, je l'ai juré,
Que le beau, la Grâce immortelle :
Mon cœur à jamais épuré
Reste froid et calme. Il est vrai.
Mais pourquoi ma main tremble-t-elle?

Est-ce le ciel gris qui m'émeut,
Ou la dernière feuille verte?
Est-ce ma maison trop déserte,
Ou cette lettre que l'on peut
Pénétrer sans l'avoir ouverte?

Car l'enveloppe au filet noir
Doit renfermer un nom de morte!...
— Voici l'hiver, voici le soir,
Partout on voit périr l'espoir.
Je n'espérais plus : que m'importe?

De mes livres, autour de moi,
J'ai construit une citadelle.
Sur ce rempart fier et fidèle
Se brisent l'amour et l'effroi :
Mais pourquoi ma main tremble-t-elle?

Par quelle affreuse trahison
A pu venir jusqu'à mon âme,
Malgré ma savante prison,
Malgré la voix de la raison,
Le reflet d'une ancienne flamme?

Vestige d'amour parfumé,
De fantaisie étincelante,
D'espoir fou, d'amitié brûlante :
Mon esprit n'a pas désarmé,
Et pourtant ma main est tremblante.

On veut que de son cœur glacé
Toute passion disparaisse ;
Point de pitié, point de paresse!...
— Et dans le cœur a repoussé
Un germe acharné de tendresse.

Ainsi, dans le champ préparé
Pour la moisson aux pures gerbes,
Retourné, creusé, labouré,
Vous avez toujours pénétré,
Fleurs d'été, fleurs : mauvaises herbes!

S P I N O Z A

A Eugène Delondre.

S P I N O Z A, ce penseur serein, ce géomètre
Qui dans l'homme et le monde a supprimé le maître,
Cet excommunié chaste et content de peu,
Qui divinisa tout et qui détrôna Dieu,
Abandonnait parfois son art et son système,
Écartait le travail, oubliait l'anathème,
Allumait une pipe et fumait en rêvant.
Rêve immortel! — Parfois le sage, se levant,
Saisissait au plafond quelque grosse araignée.
Par sa fenêtre alors, par le soleil baignée,
Il cueillait une mouche et la lui présentait.
Éperdument, l'insecte effrayé résistait,
Puis on voyait le corps retomber; et, brisées,
Vibrer en s'affaissant les ailes irisées.
La toile l'entourait comme une froide glu.
C'était la fin : la fin! Et le monstre velu
De tout son ventre blanc s'étalait sur sa proie.

Spinoza regardait, plein d'une triste joie.

Ah ! vous étiez gâiment les hôtes de l'azur,
Dans les plus chauds rayons buvant l'air le plus pur.
Vous promeniez très haut vos courses envolées,
O nomades du ciel profond, choses ailées !
Mais l'homme vous saisit, vous écrase, et se plaît
A nourrir ce qui rampe avec ce qui volait,
Car c'est son mal, à lui, c'est sa propre torture !
Son âme avait aussi des ailes : la nature,
Oiseleur sans pitié, bourreau lâche et cruel,
L'a saisie en son piège, ivre encore du ciel !

Un beau vers vient sonner à l'oreille du sage.
Une idée étincelle et l'effleure au passage,
Quelque mot tout-puissant, quelque pure lueur
Met un reflet divin sur son front en sueur :
Vite, il voudrait s'unir à l'idéal auguste,
Sentir le Beau, savoir le Vrai, servir le Juste ;
Il voudrait, loin du monde ignorant ou moqueur,
Élargir au soleil ses ailes et son cœur ;
Il voudrait. — Mais le corps, mais la chair, mais le piège !...
Sa misère l'aveugle et l'opprime et l'assiège,
Froid réseau, toile abjecte ; et son esprit captif,
L'aile morte, retombe avec un chant plaintif.

Spinoza reprend donc son œuvre commencée,
Très calme, très vaillant, détachant sa pensée
De toute ambition et de toute douleur,
Ainsi que des buissons on détache une fleur.

Enfin, un soir, prêt à quitter son établi,
Il sentit que la mort frôlait son front pâli :
Il se coucha, sans peur comme sans espérance,
En disant : « Est-ce bien vraiment la délivrance ? »



LA BLANCHEUR DU LIT

MA vie a maintenant sa paix et sa lumière,
Car bientôt tu seras ma femme douce et fière,
Ma femme, ma maîtresse et mon plus noble ami!
Grâce à toi, plus de deuil, de tristesse, de trouble,
Et j'aurai sous mes pas, par un miracle double,
Chargé de plus de fleurs, un sol plus affermi.

A pareille heure, au feu voilé de notre lampe,
Tu m'attendras, les doigts repliés sur la tempe :
J'écrirai quelque temps, caressé par tes yeux,
Puis, quand la nuit sera plus profonde, en novembre,
Nous tournerons tous deux les regards vers la chambre
Où s'ouvre la blancheur du lit mystérieux.



ÊTRE DIEU

Si j'avais été Dieu, pour vous,
Pour vos grands yeux fixes et doux,
Pour vos beautés marmoréennes,
J'aurais anéanti d'abord
Tout ce qui nuit, désole ou mord,
Tristesses, désespoirs et haines.

Si j'avais été Dieu, pour vous,
Respectueux et point jaloux
De votre suprême puissance,
J'aurais versé dans mon soleil
Un parfum de sublime essence,
Afin que, dès votre réveil,
Le moindre rayon vous encense.

Si j'avais été Dieu, pour vous
J'aurais fait jusqu'à vos genoux
Monter un tas de pierreries,
Saphirs, rubis et diamants,
Et les plus purs scintillements
Des plus nobles orfèvreries.

Si j'avais été Dieu, pour vous
J'aurais, avec mes désirs fous,
Sur une terre plus féconde,
Créé des fleurs, des fleurs à flots,
Des muguet à coupe profonde,
Des lys grands comme des bouleaux,
Des roses larges comme un monde.

Si j'avais été Dieu, pour toi
J'aurais fait un cœur plein de foi
Et d'adoration divine...
En vérité, suis-je donc Dieu,
Que ce cœur d'amour et de feu,
Voici qu'il bat dans ma poitrine!

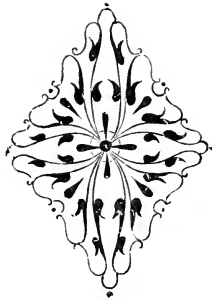


LE LIEN MYSTÉRIeux

QUEL est-il, ce lien mystérieux et fort
Qui, dans les cœurs épris, joint l'amour à la mort ?
A ton premier baiser brûlant, humide et tendre,
Et donné par le cœur au cœur qui sut le rendre,
A ton premier baiser, j'ai rêvé de mourir.
L'âme sous tant de feux se sent-elle tarir ?
Le suprême bonheur, le bonheur implacable
Est-il presque un tourment pour les sens qu'il accable ?
Ou bien, à ce bonheur complet, se mêle-t-il
Une peur de l'oubli, du revers, du péril,
De sorte qu'on voudrait, à l'heure la plus sûre,
Mourir divinement de sa chère blessure ?
Ainsi, quand l'adorée est à nous, en sentant
Dans un ardent soupir, dans un mot palpitant,
Se fondre notre vie à sa lèvre qui tremble,
Nous supplions la mort de nous saisir ensemble
Pour nous jeter ensemble à l'éternel abri...
Oui, l'on aime la mort, quand l'amour a fleuri !

Pourtant, je veux penser que si dans cette étreinte
J'ai désiré la mort, ce n'était pas par crainte,
Ni par excès d'amour, ni par accablement,
Mais que, saisi d'orgueil sublime, en ce moment
Je goûtais tant de joie et d'ivresse profonde,
Que je trouvais mon sort trop divin pour le monde,
Et que, du pur sommet où nous étions debout,
Tout me semblait trop vil! — Tu purifieras tout!





III





LA DIVINE MALADRESSE

IL est donc vrai : je l'aime ; elle est belle et pensive,
Jeune et souple, farouche et très tendre pourtant ;
Ses dents blanches, le pur corail de sa gencive
Rendent deux fois exquis son sourire éclatant.

Elle m'écrit, avec une ardeur virginale,
Des billets amoureux d'un beau style apprêté,
Rhétorique d'enfant adorable et banale
Où son cœur se répand en sa naïveté.

Je l'aime : il faut souvent me le dire à moi-même!...
Sa main fine, sa main m'a fait frémir un soir
Que nous marchions tous deux au bord du bois, — je l'aime! —
Et que l'ombre en tombant m'empêchait de la voir.

Je murmurais tout bas des mots pleins de caresse,
Des mots sans prix pour moi, mais pour elle si doux,
Tandis que se livrant, divine maladresse!
Elle disait à mes baisers : « Y pensez-vous? »

SAIN T JÉRÔME

DERRIÈRE Jérôme, une vierge
Traverse en chantant un pré vert.
Devant lui se dresse un grand cierge
Et s'étale un vieux livre ouvert.

Mais le Saint ne daigne pas lire,
Le Saint ne daigne pas aimer,
Et même, le flambeau de cire,
Il ne daigne pas l'allumer.

Pourtant il pourrait, le vrai Sage,
En quelques mots faire tenir
Aux marges du livre un passage
Qui transporterait l'avenir.

Il pourrait plonger, le doux Prêtre,
Au fond du gouffre surhumain,
Et, longtemps après, reparaître
Avec des perles plein la main.

Mais ses yeux se lèvent, sa bouche
Sourit à l'énigme du sort,
Son bras s'étend, et son doigt touche
Une froide tête de mort.

« Ah! l'énigme, semble-t-il dire,
Le secret du monde rêvé!
Vous voyez bien à mon sourire,
Vous voyez bien que j'ai trouvé.

« Ce compagnon sorti de terre
M'en fit tout à l'heure l'aveu.
Le mot de l'éternel mystère,
C'est que tout est néant, — hors Dieu. »



*DANS LE CHOEUR DE L'ÉGLISE**DE N.-D. DE LA COUTURE*

Sous le chœur de la vieille église,
Une crypte au cintre très bas,
Dans une lumière indécise,
Tout à coup s'ouvrit à mes pas.

Songeant à toi comme à toute heure,
Courbé près des piliers épais,
Je cherchai, dans cette demeure,
L'ombre, le silence et la paix.

J'y trouvai l'ombre et le silence,
Mais, hélas ! j'y portais aussi
Ma tristesse et mon espérance,
Adorable et cruel souci !

L'ombre était toute parfumée,
Le silence était apaisant ;
Mais ton souvenir, chère aimée,
Restait en moi, toujours présent.

Et, comme à travers un nuage,
Dans l'air sombre et silencieux,
Je crus distinguer ton image,
Tes cheveux noirs et tes grands yeux.

C'est toi, l'esprit qui me console,
C'est toi, l'âme qui vit en moi,
C'est toi, ma sainte et mon idole,
Mon seul amour, ma seule foi!

Tout entier au divin mystère
De mon culte sincère et doux,
Dans cette crypte solitaire
Je t'adorais à deux genoux.



SÉVIGNÉ

A Édouard Sylvin.

BELLE comme un jour de belle lumière,
La Marquise chère à tous, Sévigné,
Entend applaudir ce qu'elle a signé :
Elle l'approuve parfois la première !

Elle sait que ceux qu'on vante tout bas
L'admirent tout haut, et que ceux qu'on aime
L'adorent, sans rien en espérer même.
Son cœur ne ressent ni peurs ni combats !

Ne dirait-on pas l'image parfaite
(Sous ses cheveux blonds, avec ses grands yeux)
Du parfait bonheur, profond et joyeux,
Clair comme un matin sur la terre en fête ?

Son fils est hardi, bon, spirituel ;
Sa fille est la plus charmante de France...
Hélas ! le réel ment à l'apparence :
Voilà son mari qu'on tue en duel.

Puis sa fille part ! Ce nouveau veuvage
Est le seul poignant : ses pleurs qui coulaient,
Pendant que la plume et l'esprit volaient,
Nous mouillent encor les doigts sur la page !

Voilà les chagrins muets, les ennuis :
Fermages moins sûrs, santé moins fidèle,
Et la mort qui guette et frappe autour d'elle,
Et les réveils noirs dans les longues nuits.

Tout ce qu'on connaît d'angoisses, de doutes,
De pleurs répandus, de pleurs dévotés,
Regardez-y bien : vous l'apercevrez
Dans cette existence — heureuse entre toutes.



UNE FEMME DE SHAKESPEARE

J'AI rempli d'un baiser, j'ai troublé d'un coup d'œil
Bien des cœurs de héros, cœurs tendres, cœurs avides :
J'ai savouré leur joie et leur crainte et leur deuil !
C'est ainsi que je peux me dire, aux jours d'orgueil,
Que, par moi désertés, ces cœurs sont restés vides.

Ils vivent cependant, du moins on le croirait.
La mort n'est pas toujours la fin : souvent on dure.
Ils s'absorbent, glacés, en leur tourment discret ;
L'hiver pèse sur eux, comme sur la forêt,
Quand la neige aux rameaux remplace la verdure.

Si je voulais, pourtant ! D'un peu de sang vermeil,
D'un geste, d'un regard ou d'un seul mot : « Je t'aime ! »
Je les ranimerais, et quel divin réveil !
Mais non ! Il faut laisser, c'est la pitié suprême,
Les vaincus à la mort, et les morts au sommeil.



L A C H A I R

N'EST-ON point las enfin du joli mois de mai?
Tendres soupirs d'enfant, antiques bacchanales,
Spasmes, aveux, baisers et fièvres infernales,
L'amour, l'absurde amour a trop longtemps charmé!

C'est de désirs plus neufs que mon cœur s'est armé :
Assez d'amants trompés et de femmes vénales!
J'estime qu'en ce temps de passions banales
L'avenir est à ceux qui n'ont jamais aimé.

Pourtant, comme il faut bien que la matière vive,
Prenons parfois, joyeux lutteur ou gai convive,
Quelque morceau friand dont le corps soit épris.

Puis, la bête repue, on réveillera l'ange,
Et, calmé, l'on tiendra dans le même mépris
La chair que l'on caresse et la chair que l'on mange.



LA VENGEANCE D'UNE LYRE

LE satrape avait fait mourir un chantre grec.
L'aède refermait ses grands yeux bleus, avec
Un long ressouvenir de la douce patrie.
Il s'était étendu, la poitrine meurtrie,
Et, dans ses cheveux blonds, endormi sur le sol,
Le vil faucon avait tué le rossignol !
La lèvre, déjà froide, avait un clair sourire ;
Après de lui gisait aussi la grande lyre...
Le tyran l'aperçut, la prit avec dédain,
Et de sa main grossière il la toucha. Soudain
La corde habituée aux savantes caresses,
A qui l'on confia des feux et des tendresses,
La corde qui savait vibrer avec fierté
Pour prolonger sans fin le mot de liberté,
La corde, s'indignant de sa stupide audace,
Eclata sous ses doigts et lui cingla la face.



ADIEU WATH!

SANS crainte, étant presque sans faute,
Je me plonge dans l'Inconnu.
L'Inconnu pour moi, c'est un hôte :
Que l'hôte soit le bienvenu!

Pourtant, je vais jouer ma vie.
Mais las de l'effort incertain,
Je quitte la règle suivie :
Je tends mes cartes au destin!

Il mène à son gré la campagne :
Je regarderai de très loin ;
Car je suis, qu'il perde ou qu'il gagne,
Mieux qu'un beau joueur, un témoin!

Perdre la vie, un triste songe,
Qu'importe? A quoi bon y songer?
Demain n'arrive pas! Je plonge...
Peut-être bien sais-je nager.

Le danger m'amuse et m'enflamme...
Mon seul ennui, mon seul effroi,
C'est d'être chargé d'une autre âme
Qui s'est trop confiée à moi.

Qu'importe encor? Pour mieux nous plaire,
La mort unira nos deux fronts.
Adieu wath! Vogue la galère,
Sans boussole et sans avirons!



ESTHER

A Gaston Vallin.

T RÈS candide, très pure et pourtant frémissante,
Résignée à l'amour, acceptant la splendeur,
On dirait un grand lys à l'enivrante odeur
Que la mort avec un sourire nous présente.

Par sa faiblesse même, elle est toute-puissante.
Sa cruauté respire une telle pudeur,
Elle exprime ses vœux avec tant de candeur
Que le bourreau s'épuise à servir l'innocente.

Douce enfant ! Ses regards, tendrement inhumains,
Purifieraient l'horreur, le massacre et l'orgie ;
Sa lèvre qui sourit, rouge ou plutôt rougie,

Est une fleur du ciel éclose en nos chemins :
Et tous ceux qu'elle attire ont, grâce à sa magie,
Les pleurs aux yeux, l'amour au cœur, le sang aux mains.



RÉVERIE A LA MER

A Georges Loiseau.

COUCHÉE au bord des flots, elle attend. Qu'attend-elle?
Appuyant son menton au revers de sa main,
De ses yeux grands ouverts, une Vierge immortelle
Interroge le ciel, la mer et le chemin.

Est-ce un Dieu triomphant que ton esprit appelle?
Est-ce un amour discret? Un glorieux hymen?
Est-ce un pouvoir sublime? Est-ce une fleur nouvelle?
Un amant pour ce soir? Un mari pour demain?

Est-ce un bonheur sans deuil? Est-ce un plaisir sans trêve?
Non, son désir est vague et confus, -- elle rêve,
Et livre au clair soleil son beau corps souple et nu.

En elle tout est grâce, espérance, harmonie,
Ignorance surtout. C'est pourquoi l'inconnu
Lui verse longuement sa douceur infinie.



LE PETIT MODÈLE

AU JEU DE CARTES

A Victor Prouvé.

IL faut quelques instants de repos au modèle
Dont la pose a lassé le corps svelte et vibrant.
Son Italie est loin plus que loin. Autour d'elle,
L'atelier, plein de ciels d'un bleu profond, lui rend
Un peu de son pays, doux à son cœur fidèle.

L'enfant a pris un jeu de cartes, l'a placé
En bel ordre, suivant les règles éternelles,
Et, le doigt sur un as où le sort est fixé,
Elle attache, à genoux, ses ardentes prunelles
Vers le vague avenir dont le voile a glissé.

Cartes aux teintes d'or, d'azur, de sang, de neige,
Vous charmez les projets, les rêves, les espoirs :
Ils viennent tous, contraints par votre sortilège,
Se poser sur vos as — vos as rouges ou noirs —
Comme un vol de pinsons qui donne dans un piège !

Vous enivrez l'esprit, vous flattez le regard,
Et vous êtes partout maîtresses, ô servantes
Du seul Dieu qu'on n'ait pas blasphémé : le hasard !
Vos caprices sont tels que vous semblez vivantes,
Et par vous la magie est demeurée un art.

Aussi, les pauvres gens sans pain ou sans patrie,
Les souffrants, les vaincus, les vieux, les ennuyés,
Livrent à vos secrets leur triste rêverie,
Et vous, dans leurs yeux creux, encor mal essuyés,
Vous allumez soudain des éclairs de féerie.

Soyez bonnes ici ! Répondez à l'enfant
Que tous les maux du monde épargneront sa tête,
Qu'on l'aimera, qu'un Dieu généreux la défend,
Et qu'elle aura bientôt, chaque matin de fête,
Un fracas de bijoux toujours plus triomphant.



LE POIDS D'UNE COUPE VIDE

MON cœur saigne toujours, sa blessure est brûlante.
O ciel d'hiver, ciel plein de neige, ciel glacé,
Daigne verser sur moi ta fraîcheur consolante !
La fleur du souvenir dans mon âme a poussé,
Son parfum est mortel, mais la mort est trop lente.
Sauve-moi du présent, guéris-moi du passé !

Que ma pensée, ô ciel d'hiver, soit délivrée
Des visions où tant de soleil resplendit,
Que je ne sente plus le doux regard maudit
Où s'abaisse parfois la paupière enivrée,
Que je n'éprouve plus sur mon sein qui bondit
La chaude pression d'une chair adorée,

Que je ne vive plus dans la chambre d'amour
Où sans me dire un mot, un seul, la tant aimée
M'a tendu ses beaux bras, toute droite et pâmée,
Où, sa divine ardeur me gagnant à mon tour,
Ma bouche en effleurant sa joue au pur contour
A saisi brusquement sa bouche parfumée !

Le mépris est un rude et superbe sauveur,
Oui, cette passion aux épuisantes fièvres,
Aux paresse d'enfant, aux projets de rêveur,
A l'extase stérile, aux vers pâles et mièvres,
Je la méprise. — Hélas! j'oublierai la saveur
Des baisers acharnés qui me buvaient les lèvres.

J'aurai pris cet amour, j'aurai longtemps goûté
Ses larmes, ses aveux, son indigne beauté,
Sa douceur de printemps, son éclat de fournaise.
Voici la coupe vide et, vide, elle me pèse.
Brisons-la sur le sol sans deuil ni lâcheté,
Et que la neige tombe, et s'entasse, et m'apaise.



*AIMERAIT-ON L'AMOUR?**A Amédée Lemoine.*

AIMERAIT-ON l'amour, hélas !
Si l'on savait sa loi suprême ?
Aimé de ceux qu'on n'aime pas,
Et point aimé de ceux qu'on aime.

Faut-il en chercher la raison ?
Raison en pareille matière
Ne paraît pas trop de saison...
Mais chercher, c'est la vie entière.

Cherchons donc ! — L'esprit trop ardent,
Le cœur trop plein et trop sincère
Rendent l'amoureux imprudent
Quand la prudence est nécessaire.

L'amoureux semble à tout instant
Fantasque, rêveur ou colère.
Il adore ! Mais l'important
N'est pas d'adorer, c'est de plaire.

Un peu de dédain, de hauteur,
Ferait certes bien mieux l'affaire :
On estime l'adorateur,
C'est l'infidèle qu'on préfère.

J'entends ! Vous voyez un moyen :
Il faut feindre l'indifférence.
Mais, hélas ! quand on aime bien,
Quelle honte et quelle souffrance !

L'amour, telle est sa majesté,
Est loyal, malgré lui peut-être,
Et cet esprit de loyauté,
Rompant l'intrigue, éclate en maître.

On commence en acteur profond
Qui de l'auditoire se joue,
Puis bientôt le masque se fond,
Brûlé par le feu de la joue.

On est injuste, amer, brutal,
On tuerait la femme ; — on la blesse.
Voilà le dénouement fatal
De tant de force et de faiblesse.



L'ÉTERNEL DUO

A Franz Foulon.

LA PREMIÈRE VOIX

REVIENS; c'est le pays aimé, la vieille rue
Et les vieilles maisons que tu connais par cœur,
Et la route autrefois si souvent parcourue
Avec quelque poème émouvant ou moqueur
Dont tu retrouveras la saveur disparue.

L'AUTRE VOIX

— Viens à moi, je suis l'Ignoré,
La puissance toujours nouvelle.
Viens! tu te verras adoré
Dans le monde que je révèle.
Par les villes, par les chemins,
Nous chercherons à l'aventure
Un chef-d'œuvre de la nature
Encor vierge de pas humains.

Voici des soleils grandioses
Et de larges étoiles d'or,
Des forêts immenses de roses,
Des palais beaux comme un trésor,
Des mots rares à ton oreille,
Quelque délicieux effroi...
Nous chercherons je ne sais quoi,
Et nous trouverons des merveilles.

LA PREMIÈRE VOIX

Ici, tous les pavés ont sonné sous tes pas,
Ici, ton souvenir peuple la solitude !
Viens revoir, cher absent, dans ta chambre d'étude,
Tes livres, seuls amis qui ne trahissent pas.
Reviens à moi : je suis la tranquille habitude.

Reviens : c'est la contrée où ton âme s'ouvrit
A l'aurore du Beau, caressante et féconde.
Ton enfance aux yeux clairs t'appelle et te sourit :
Et tu réveilleras en marchant tout un monde
Qui dormait loin de nous au fond de ton esprit.

L'AUTRE VOIX

Oui, des merveilles, je t'assure,
Des chants non encore entendus,
L'Art qui guérit toute blessure,
Et des vers d'Eschyle perdus.

Marcher est bon, marchons sans trêve,
Ne cueillant de tout que la fleur,
Marchons plus vite que le rêve,
Aussi vite que le malheur.

LA PREMIÈRE VOIX

Reviens! la paix t'attend et ses douceurs charmantes.

L'AUTRE VOIX

Viens, je t'offrirai des tourmentes
Et d'adorables jours mauvais.

LA PREMIÈRE VOIX

Reviens à la sereine et régulière vie.

L'AUTRE VOIX

Viens à la fièvre inassouvie.

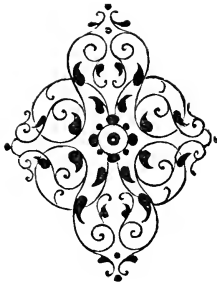
LA PREMIÈRE VOIX

Tu vas à la mort...

LE POÈTE

Oui, j'y vais.









LE VOL SUPRÊME DE L'OISEAU

A madame Émile Vernolle.

DANS la grande forêt au verdoyant mystère,
On ne trouve jamais, sur la mousse ou la terre,
Le cadavre des oiseaux morts.
Cependant l'oiseau meurt! Quand son libre poème
Va finir, a-t-il donc une pudeur suprême?
Va-t-il au loin cacher son corps?

Ses frères lui font-ils de belles funérailles,
Et, parmi les buissons en fleurs, dans les broussailles,
Sous le bois, ce temple éclatant,
Rouges-gorges, pinsons, rossignols et mésanges,
Menant un long convoi plein de rites étranges,
L'accompagnent-ils en chantant?

Mais non! Quand l'oiseau doit mourir, il le devine,
La clarté de l'instinct étant toute divine.
Alors, pinson ou rossignol,

Aux prés fleuris, au bois adorable, il adresse
Un dernier chant joyeux, testament de tendresse :
Il se recueille, et prend son vol.

Il prend son vol tout droit vers le ciel. Il s'élève
Plus haut que la montagne, et plus haut que le rêve
Et que le nuage vermeil !
Puis, dans l'enivrement de sa fuite sublime,
Plongeant à corps perdu dans le feu de l'abîme,
Il se fait brûler au soleil.



P A S T E L

PROFIL pâli, rouge corsage,
Front pensif, lourds cheveux tressés,
Grands yeux noirs. Un éclair d'orage
Luit dans ces yeux noirs, enfoncés...

Belle rêveuse, ta paresse
Irrite les sens et le cœur.
On voudrait, par une caresse,
Guérir ou doubler ta langueur.



PROMESSES D'AMOUR

C E ne sont pas les bois ou les oiseaux des bois,
C'est mon amour ardent qui chante. Entends sa voix.

Ce n'est pas un bandeau royal, pas une rose,
C'est un rayon d'amour que sur ton front je pose.

Ce n'est pas d'un amour de prêtre ou d'écolier,
C'est d'un amour brutal que je veux te lier.

Ce n'est pas pour toujours, pas pour un long temps même
Qu'ici je te promets de t'aimer, toi que j'aime,

Puisque je dois mourir, quel que soit ton accueil,
D'amour, si tu dis oui, si tu dis non, de deuil.



DES VERS

A Émile Deschanel.

LE poète savant aux ardeurs calculées,
Psychologue profond, philologue accompli,
Fixe en traits sûrs et nets les passions troublées,
Et, peintre consommé des âmes affolées,
Connait le cœur humain jusqu'au moindre repli.

Le cœur plein de tendresse et pétri d'infamie,
Où tressaille toujours quelque fièvre endormie,
Énigme de douleur, à la fois noble et vil,
Ce cœur, il l'a fouillé, cruelle anatomie,
Du bout de son scalpel subtil.

Son vers sobre de mots est rempli de pensées;
Il est souple; on l'a mis vingt fois sur le métier.
Peu d'images, à peine et très vite esquissées.
C'est un vers discret, aux vertus condensées,
Qu'il faut goûter longtemps pour goûter tout entier.

Je dois aimer ces vers habiles. Mais j'adore
Les autres vers, les vers inspirés par le Dieu,
Les vers qui disent tout, qui disent plus encore,
Les vers jaillis d'un cœur que son œuvre dévore,
Pleins de larmes, de sang et de fleurs et de feu!

Et j'acclame, à travers le drame et l'épopée,
Ces vers dont la grandeur n'est jamais usurpée,
Qui, forgés d'un seul coup par un bon forgeron,
Brillent comme un éclair, sonnent comme un clairon,
Frappent enfin comme une épée.



INSCRIPTION GRECQUE

A Léon Barat.

A MIS, la nature est douce
Au cœur souffrant et lassé,
Jamais elle n'a chassé
L'homme que l'homme repousse.

Pas de mal qui ne s'é moussé
Par le soleil caressé,
Pas de maudit, de blessé,
Qui ne dorme sur la mousse!

Rien n'est bon comme les bois.
Cher passant, qui que tu sois,
As-tu quelque plaie ouverte,

Quelque dégoût, quelque effroi ?
Entre dans la forêt verte,
Choisis un arbre — et pends-toi.



BERNARDIN DE SAINT-PIERRE

A Georges Heymonet.

SA gloire est à mi-côte, humble et toute fleurie.
Il faut laisser en paix ce paisible rêveur :
Certe il manqua d'élan, de force et de furie ;
Mais pourquoi s'en moquer, puisque sa rêverie
Laisse à la lèvre ardente une fraîche saveur ?

Pourquoi troubler surtout son rêve d'harmonie ?
Il nous gagnait déjà : pourquoi nous délier ?
Les traits d'une légère et brillante ironie
Font rire de son Paul et de sa Virginie,
Mais quand tous en riraient, qui les peut oublier ?

Purs enfants ! Vous rendez, sans même qu'il le sache,
A celui qui vous aime, un peu de ses vingt ans.
Double tombe de fleurs, double autel qui se cache,
C'est à vous que le cœur à jamais se rattache
Par quelque doux rayon d'amour et de printemps !



UN BEAU JOUET NEUF

C HÈRE mignonne qui me veux,
J'admire l'or de tes cheveux,
Tes lèvres fines et jolies,
Ton rire au léger tintement
Que tu sais noyer brusquement
En de feintes mélancolies,
Tes bas clairs que pâlit ta peau,
Ton voile qui sert de drapeau
A des escadrons de folies.

J'admire aussi tous tes chiffons,
Poèmes exquis et profonds,
Couleur de ciel, d'aube ou de neige,
Et la souplesse de ton cou,
Et ton parfum, et ton frou-frou
Auxquels mille cœurs font cortège.
Tu me cherches et je te suis,
Je t'accepterai donc... Et puis,
O mignonne, que te dirai-je?

Hélas! « Je t'aime » n'est pas vrai.
« Je t'estime » est exagéré;
« Je te désire » est bien avide.
A mon cœur depuis longtemps veuf
Tu plais comme un beau jouet neuf,
Jouet pimpant, jouet perfide :
Pourtant, ne crains pas mon baiser!
J'aurais garde de te briser!
Je sais trop que ton cœur est vide.



ROMANCE D'AVEVENTURE

A Gaston Vallin.

Nous irons par les prés, par les bois spacieux,
Nous irons chantant par le monde,
Et même, si tu veux, ma blonde,
Nous irons, chantant, par les cieux.

Je charmerai les bois, tu charmeras les villes;
Sur ton front, brillant de bonheur,
Tes cheveux blonds au moissonneur
Feront trouver ses moissons viles.

J'écrirai ta pensée et tu diras mes vers.
Les peuples, vivante marée,
Viendront à ta voix inspirée
Offrir à tes pieds l'univers.

Nous serons le doux maître et la divine femme.
Nous irons, poètes errants,
Comme deux astres, mais plus grands,
De toute la grandeur de l'âme!

Nous irons par la mer, aux flots inapaisés.
Vois! les flots de la mer immense
Sont moins profonds que ta romance
Et moins nombreux que nos baisers.



v





MATHIAS SCHIFF

BON SCULPTEUR LORRAIN, MORT A 24 ANS

A Auguste Rodin.

SCHIFF est mort. Il avait, ce pauvre enfant perdu,
Les dons les plus heureux : la force et la finesse,
Le travail généreux et l'espoir assidu,
Et ce trésor sans prix, le seul vrai, la jeunesse.

A vingt-quatre ans ! Il a quitté
La fleur de son premier été,
Le premier rayon de sa gloire,
Rayon divin, rayon naissant...,
Et qui brillait si caressant
Sur ce beau front, — disparaissant
Tout à coup dans l'ombre si noire !

Il était né sculpteur : il s'était pris d'amour
Pour la forme idéale, élégante et pensive ;
Habile à dégager une ligne expressive,
Il savait la musique exquise du contour.

Il a choisi, dans sa vaillance,
L'art robuste par excellence,
Le plus pur, le plus radieux,
L'art qui, pour instruire la foule
Dont le flot trop distrait s'écoule,
Fait sortir, immortels, du moule,
Les héros, les vierges, les dieux.

Mais, étant le plus pur, c'est l'art le plus rebelle :
Pour le musicien les sons de l'instrument,
Les mots pour le poète, ont un éclat charmant ;
La couleur seule aux yeux du peintre est déjà belle.

Plus pauvre est la part du sculpteur,
Car, pareil au Dieu créateur,
Il doit tout tirer de la boue.
Il doit, au sombre et dur métal,
Au marbre pâle et glacial,
Inspirer le souffle vital,
La flamme sainte qui s'y joue !

Mais rien n'effrayait Schiff, le bon sculpteur lorrain.
Son clair et franc regard, dans sa mâle assurance,
Semblait dire au destin, en langage de France :
« Je saurai te pétrir ainsi qu'un bloc d'airain. »

Le destin fut traître et fut lâche.
Il est mort sans finir sa tâche,
Brisé d'un regret étouffant :
Hélas ! Il dort sur des jonchées

De fleurs, avant le temps penchées,
D'espérances trop tôt tranchées,
Dans son lit, dans son lit d'enfant.

Et j'aperçois, groupés près du lit mortuaire,
Étonnés, en voyant le maître qui s'endort,
Les chefs-d'œuvre qu'il eût fait sortir de la pierre,
Et qui sont au néant replongés par sa mort.

Ils sont là, le doigt sur la bouche,
Poète fier, vierge farouche,
Epouse au sourire humble et doux ;
Autour de ce lit ils demeurent,
Ils contemplent le maître et pleurent,
Et ce sont ses enfants qui meurent
Avant d'avoir vécu pour nous.



*CHIENS DE RELAI**A Camille Gâlé.*

LES deux chiens de relai sont attachés sous bois.
L'un, sur la terre humide, en rêvant s'abandonne,
L'autre est debout, il guette, et soudain il frissonne :
Il écoute, là-bas, quelques vagues abois.

C'est la chasse ! la chasse aux furieuses voix !
Les chevaux frémissants volent, le cor résonne,
Et tout suit une pâle et vaillante amazone,
Sur sa cravache d'or crispant ses jolis doigts.

La chasse court au loin ainsi qu'une rafale.
Dans les yeux des deux chiens a passé, triomphale,
La claire vision des hallalis nouveaux ;

Ils ont cru voir déjà la bête déchirée,
Et le soir, dans la cour, sous les rouges flambeaux,
L'orgie aux mille dents de la chaude curée.



VOTRE DÉLICATE BEAUTÉ

VOTRE délicate beauté,
La connaissez-vous bien vous-même?
Mais moi, que son charme suprême
A ravi, conquis, enchanté,
Je l'admire, moi qui vous aime.

L'amour est un mot bien banal,
J'en ai souvent usé fort mal;
Mais, sans lui, pouviez-vous comprendre
Que vous êtes mon idéal
Et mon espoir discret et tendre?

Je ne sais ce que l'avenir
Me garde de joie ou de peine,
Mais je sais qu'un pur souvenir
Brille dans mon âme trop pleine,
Et que rien ne le peut ternir.

Ma bien-aimée, est-il possible
Que d'un seul serrement de main,
Pour vous-même à peine sensible,
Vous puissiez dans un cœur humain
Verser tant de joie indicible?



LE BROUILLARD MATINAL

A Émile Gallé.

LE brouillard matinal, laiteux, frais et si pur,
Montre en se déchirant des coins mouillés d'azur.
Toutes sortes d'appels sonnent dans l'étendue ;
La lune brille encor, mais à demi fondue,
Aux feux d'un soleil clair et déjà triomphant.
Chaque homme à son réveil se sent un cœur d'enfant,
Sous le grand ciel trempé d'allégresse infinie.
La nature elle-même est toute rajeunie ;
Les verts taillis ont plus de chansons que d'oiseaux :
Sur les sources d'argent, sur les menus ruisseaux
La brume en s'enfuyant jette un lambeau d'écharpe,
Et la haute forêt vibre comme une harpe.



L'ARBRE TROP FÉCOND

QUEL inconnu s'ouvre pour moi,
Et dans quelle ombre m'enfoncé-je!
Est-ce le calme? Est-ce l'effroi?
Est-ce l'asile? Est-ce le piège?

O jeunesse pleine de foi,
(La foi d'antan fond comme neige),
Combien je me sens loin de toi,
Dans cette angoisse qui m'assiège!

J'ai trop vu, trop lu, trop aimé;
A tous les vents j'ai trop semé
D'espérances vives et fortes.

La sève reste encore au fond :
Mais on voit l'arbre trop fécond
Étouffé par ses feuilles mortes.



A RENAN LE SAGE

QUAND on change souvent d'amours et de croyances,
Qu'on promène partout son esprit enivré,
Et qu'on donne son cœur à toutes, on a chances
De trouver le bonheur, de rencontrer le vrai.

On trouve le bonheur, mais pour une seconde ;
Le ciel s'est entr'ouvert, mais pour se refermer ;
Et la nuit se refait, plus triste et plus profonde,
Et le cœur se rendort, avide et las d'aimer.

Alors que de regrets, que de mélancolies !
Le chemin qu'on se fraye est perfide et glissant ;
Le chercheur d'inconnu se perd dans la folie,
Et le chercheur d'amour dans la boue et le sang.

Comme on envie enfin la paix douce et fertile
De celui qui, sans peur, et dès le premier jour,
Reposa son esprit dans une foi tranquille
Et déposa son cœur dans un tranquille amour !

TOUTE MON ENFANCE

A Henri Rollé.

UNE très fraîche rivière
Bouillonnait contre la pierre
Du collègue, où ma raison
Ardemment devait éclore.
Un grand drapeau tricolore
Parait la vieille maison.

Mon cœur, que Rome et la Grèce
Emplissaient de douce ivresse,
Mon cœur, chaque jour, fêtait
Une exquisite découverte...
Entre la rivière verte
Et le drapeau qui flottait.

L'eau vive et souple, imprégnée
De saines odeurs, baignée
De rayons, me rappelait
Les forêts et la prairie,
Et c'était de la patrie
Que le drapeau me parlait.

Quand le soir tombait, à l'heure
Où le ciel que l'ombre effleure
Lui fait accueil en ouvrant
Ses mille écrins sur le monde,
L'eau me semblait plus profonde
Et le grand drapeau plus grand.

L'eau, dont la fraîcheur pénètre,
M'endormait à ma fenêtre
Avec son bruit de troupeau.
Oh ! les beaux rêves de gloire
Que j'ai faits dans la nuit noire,
Aux claquements du drapeau !



*QUALIS ARTIFEX!**A Charles Keller.*

ON sait quel délicat, quel rêveur fut Néron,
On sait quel grand artiste avait en lui le monde,
Et que, dès qu'il tomba d'une chute profonde,
La renommée en deuil abaissa son clairo.

Magnifique inventeur d'atrocités obscènes,
Ingénieux bourreau raffinant sur l'horreur,
Qui ne l'admirerait, ce prodigue empereur
Éclairant ses jardins par des torches humaines,

Ce poète savant, langoureux et cruel,
Qui marchait, combinant d'effroyables orgies,
Sur la cendre fumante ou les dalles rougies,
Le mouchoir à la bouche et les regards au ciel!

Adoré pour sa gloire et pour sa voix céleste,
Accablé de lauriers et pliant sous leur faix,
Il parcourut la gamme entière des forfaits,
Avant le parricide essayant de l'inceste.

Et le vil genre humain regardait en tremblant
S'agiter plein de rage, et d'orgueil, et d'envie,
Le monstre impérial, la bête inassouvie
Dont l'univers entier était l'ancre sanglant.



PAIN DU SOLDAT

A Jules Gosserez.

PAIN du soldat qu'on place au four,
Nourriture saine et rustique,
Nous te suivons avec amour,
Mets sobre et pur, régal antique,
Pain du soldat qu'on place au four.

Pain du soldat, fais à nos veines
Un sang rouge, vive liqueur,
Qui rejette les frayeurs vaines
Et qui réchauffe notre cœur!
Pain du soldat, fais à nos veines

Un sang de pourpre, un sang vermeil,
Dont la plus joyeuse espérance
Soit de couler au clair soleil
Pour reteindre un drapeau de France.
Fais-nous vite ce sang vermeil!

Au corps vigoureux, âme fière ;
A l'âme fière, prompt essor !
Pain que l'on place au four, j'espère
Que tu seras tout frais encor,
Quand nous passerons la frontière.



A L'AME CHOISIE

LE soir tombe, le soir charmant, tiède et voilé,
Je pense à vous, chère âme, âme vraiment choisie!
A vous toute musique et toute poésie :
Je pense à votre cœur malgré vous si troublé.

Le soir tombe, le soir voilé, charmant et tiède.
Je pense aux soirs pareils rendus délicieux
Par vos yeux si profonds où se plongent mes yeux,
Par votre esprit si fin que mon esprit possède.

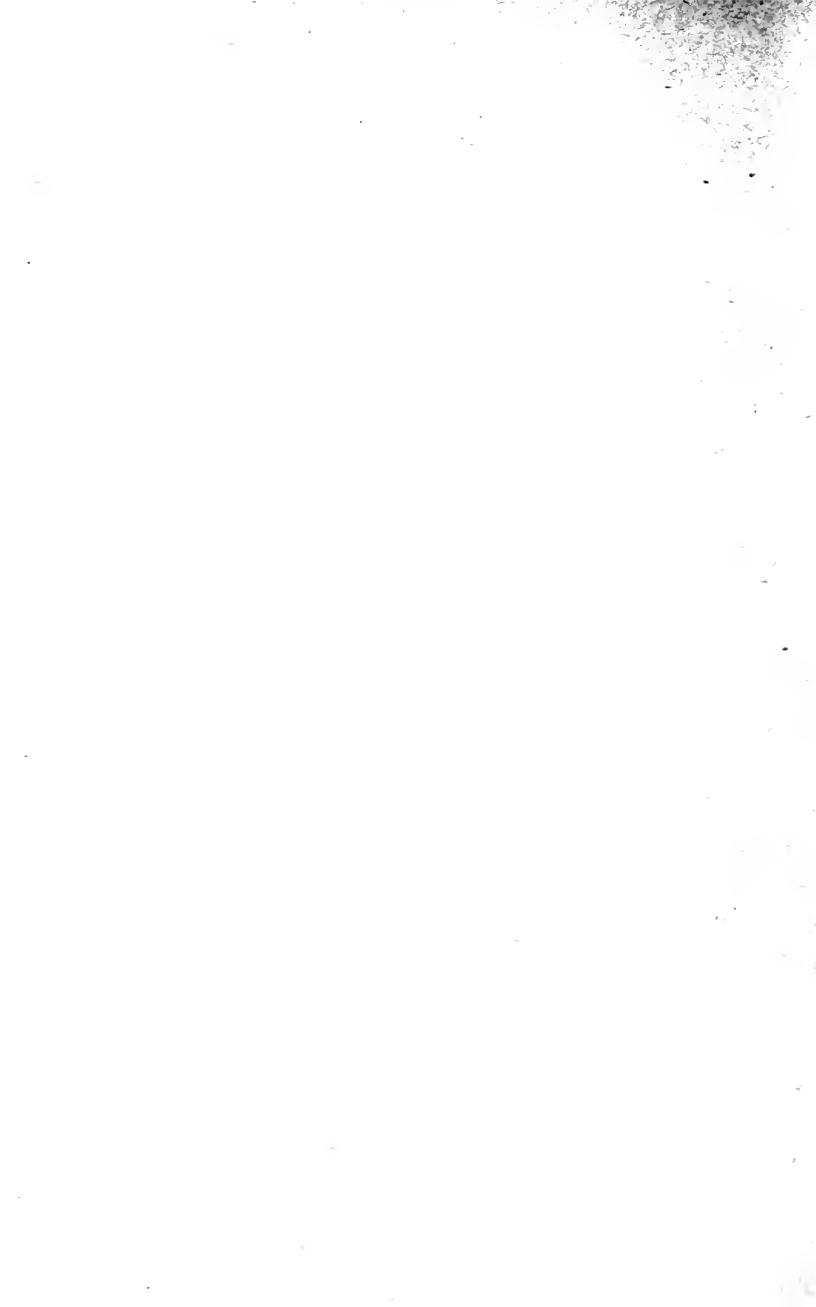
Le soir tombe, le soir voilé, tiède et charmant.
Je pense à notre amour où tout n'est que sourire,
Et je veux... Que veut-il de moi? semblez-vous dire.
— Ce que je veux de vous, c'est vous, tout simplement.



Deuxième partie



I





LA VÉNUS DE MILO

A Leconte de Lisle.

UN paysan, d'un coup de sa bêche, exhuma
Ce marbre qui, depuis trois mille ans, sous la terre,
Dormait le lourd sommeil de l'ombre et du mystère.
L'antique Poésie alors se ranima,
Laisant comme un manteau tomber son deuil austère,
Reconnut la Beauté, lui sourit et l'aima.

Car c'était la Vénus! — Sa chevelure ondule
Sur son front rayonnant de douce majesté,
Et ce front rayonnant s'abaisse avec bonté!
Au lieu de sang, c'est l'âme en elle qui circule :
Ses yeux, ses yeux profonds versent une clarté
Dont la splendeur est douce autant qu'un crépuscule.

Trop divine pour nous et même pour un Dieu!...
Sa hanche, en s'inclinant, fait que la draperie
Glisse jusqu'au genou qui la retient un peu.
Toujours plus invincible et toujours plus chérie,
Sa nudité paraît, toute blanche et fleurie,
Et peut servir de moule aux coupes du saint lieu!

*
* *

Qu'es-tu donc, ô Vénus sublime,
Reine, maîtresse, fille ou sœur?
D'un côté ton profil exprime
Une inexprimable douceur.

De l'autre, ton œil et ta bouche
Trahissent, presque à ton insu,
Je ne sais quel dédain farouche
Par où notre espoir est déçu.

Pourtant tu restes, ô Déesse,
L'image et l'éternel honneur
De la vertu, de la jeunesse,
De la victoire et du bonheur.

*
* *

Ce n'est pas la Vénus à qui l'indigne ivresse
Immolait des oiseaux lascifs :
C'est l'immuable, c'est la sûre enchanteresse,
C'est la Vénus aux yeux pensifs.

Ce n'est pas la Vénus coquette et dépravée
Que le pauvre Vulcain surprit :
C'est la sainte Vénus que les sens ont rêvée,
Mais que seul possède l'esprit.

Ce n'est pas la Vénus dont le léger caprice
S'allumait au plus vil flambeau :
C'est la chair idéale et pourtant créatrice,
Simple et chaste comme le Beau.

*
* *

Le sculpteur, sous les lauriers-roses,
Aux temps jadis a contemplé
Mille beaux corps aux belles poses,
Dont son souvenir s'est comblé.

Mais ces beautés, toutes liées
A quelque vulgaire détail,
Il les a d'un coup oubliées
Quand il attaqua son travail.

Et toi, Vision élancée
Dans l'Infini, vers l'Absolu,
Tu n'es qu'une pure pensée
Où le génie humain s'est plu

Tu n'es que la Beauté complète,
L'Amour toujours sain et joyeux :
En tout ton corps, pas de squelette,
Et pas de larmes dans tes yeux.

Le marbre, où ton auguste image
S'offre à notre monde réel,
Semble extrait du plus blanc nuage
Détaché du plus haut du ciel.

*
* *

De quel nom l'appeler, l'émotion puissante
Qu'on ressent dès le seuil du palais enchanté,
Où tu te dresses, fière et presque menaçante
A force de beauté?

C'est l'adoration d'abord, car, si l'on t'aime,
On t'aime de très bas, on t'aime à deux genoux ;
Puis vient la piété, puis le bienfait suprême,
La paix, qui bientôt coule en nous.

Adieu le mal du siècle et la confuse angoisse,
Qui donne à nos trente ans des ennuis de vieillard !
Notre cœur douloureux que tout opprime et froisse,
Tu l'épures d'un seul regard.

Ce que l'on projetait de grand devient possible,
Un secours triomphal semble nous caresser !
C'est ton œuvre, ô Vénus ! c'est ton bras invisible
Qui daigne nous pousser.

*
* *

L'Amour que nul ne doit proscrire,
La Foi que nul ne doit nier,
En sa beauté vont nous sourire
Et faire au monde qui l'admire
L'âme d'un monde printanier.

Elle est la jeune aurore en fête,
Elle est la chaste volupté...
Aussi tout ce que je souhaite,
Quand la mort touchera ma tête,
C'est d'être à ses pieds transporté.

*
* *

Alors, l'âme absorbée en elle,
Rempli de sa sérénité,
Les yeux sur sa blanche prunelle,
Épousant sa grâce éternelle,
J'entrerai dans l'éternité!



RIEN QUE SES YEUX

Son élégance est-elle exquise? La guipure
Est-elle de bon goût qui borde son chapeau?
Ne peut-on disputer sur le grain de sa peau?
Son esprit est-il bien d'une essence très pure?

Qu'importe? Je ne veux rien voir que ses yeux gris,
Ses yeux larges et clairs, ses beaux yeux de Lorraine,
Et qui restent sur moi, doux, pensifs, attendris,
Dans leur mélancolie indécise et sereine.



CANOTIER DE LORRAINE

A Edmond Hinzelin.

A la force des avirons,
Tous les dimanches nous irons
— La semaine a plus d'un dimanche —
Manger dans quelque cabaret
Un déjeuner, plus ou moins prêt,
Dont la nappe est plus ou moins blanche.

Sur chaque flot un clair rayon
Se pose comme un papillon,
Et le flot rapide ruisselle,
Et vers le ciel d'un bleu vibrant
S'élève, déjà transparent,
Le fin brouillard de la Moselle.

Nous irons voir, de nos bateaux,
Fuir les prés, les bois, les coteaux.
Nous mettrons la rive au pillage,

Et, fidèlement, la gaité,
Flamme de jeunesse et d'été,
Suivra notre léger sillage.

Compagnons joyeux aux bras forts,
Nous enlèverons sans remords
De braves filles peu sévères;
Et l'on ne boira pas en vain,
Car c'est l'ivresse, et non le vin,
Que l'on boira dans les grands verres.

Pour ces déjeuners impromptus,
Nous devons avoir deux vertus :
La faim et l'amitié très franches.
Le seul régal dont on soit sûr
Est le large pain, le pain dur
Qu'on coupe gravement par tranches.

Et nous reviendrons en luttant,
Et nous lutterons en chantant;
Car pour nos âmes toutes prêtes
Les fêtes seront des combats
Jusqu'au jour — ne viendra-t-il pas? —
Où les combats seront nos fêtes.



*L'ÉPITAPHE POUR TOUS**A Madame Edmond Adam.*

IL naquit! il vécut. Sa mère le chérit.
Il connut des jours noirs et quelques nuits de joie,
Puis, quand il eut vingt ans, une femme le prit,
Et l'aima comme un Dieu qui serait une proie.

Il trouva par moments, sous les baisers du vin,
Des rêves et des chants qu'il prétendit sans nombre.
Il fut triste et gai, bon et méchant, humble et vain.
L'hiver lui fit aimer le soleil, — l'été, l'ombre.

Comme il n'était pas laid, il crut qu'il était beau ;
Il eut quelques amis aux matins d'opulence,
Puis, un soir, sur son nom se fit un grand silence,
Et voilà maintenant qu'il est dans ce tombeau.

Ne me demandez pas de quel nom il se nomme ;
Un nom, c'est un regret ; un remords, un souci :
C'est la marque que met l'infortune sur l'homme,
Un titre, une arme, un masque. On n'est personne ici.

Ce qu'il fit sur la terre? A quoi bon vous le dire,
Puisque ici vous voyez, loin des tristes efforts,
Son œuvre la plus belle à qui tout doit sourire :
Les fleurs, les belles fleurs qu'il fait avec son corps?



A LA NOËL

A la Noël, morte saison,
Lorsque les loups vivent de vent.

VILLON.

A Philippe Gille.

LORSQUE les loups vivent de vent,
Les poètes qui vont rêvant
Vivent de chimère et de neige,
Et la mort vient les couronner
De ses pâles fleurs. Ah! que n'ai-je
Tout l'or du monde à leur donner.

Pourtant, ces loups que la faim presse,
Si l'un d'eux tombe de détresse,
On nous dit qu'ils ne viennent pas
Au corps amaigri de leur frère
Se tailler un dernier repas
Dans une fête funéraire.

Mais toi, poète, quand tu meurs,
Quand, parmi les vaines rumeurs,
Tu t'en vas, regrettant la vie

Sans pourtant daigner la pleurer !
La mort, notre hôtesse, convie
Les hommes à te dévorer.

Tous veulent leur part de ton âme !
Des mains d'ami, d'enfant, de femme,
Fouillent à l'envi dans ton flanc.
On prend ton cœur, on le presse,
Pour voir s'il reste encor du sang,
Après ta sublime blessure.

La curée au lieu de tombeau !
Ton être, lambeau par lambeau,
Passe à l'avidité future...
Et c'est là ce que tu voulais :
Être une éternelle pâture,
Du jour où tu ne seras plus !



L'ÉTERNELLE VEUVE

A Maurice Barrès.

LE retour, ce doux mot devrait être si gai,
Et son accent au cœur est si mélancolique!
Que retrouveras-tu, voyageur fatigué,
Sous ton toit, sous ton ciel et dans ta république?

Le retour! Tes souhaits l'appelaient-ils assez!
Le voici, le retour. Et toi, tout près du terme,
Tes pas sont ralentis, tes regards sont baissés.
Courage donc, heureux voyageur, sois plus ferme!

Que crains-tu, voyageur? as-tu si peu de foi?
Ceux vers qui tu reviens ont l'âme sûre et franche,
Et tu doutes pourtant : oui, tu doutes de toi...
Les chemins sont poudreux, ta chevelure est blanche!

Hélas! n'accusons pas la poudre des chemins,
Ni la neige des fleurs que frôlent les colombes;
Car ce qui restera, durable, sous tes mains,
C'est la neige des ans, c'est la poudre des tombes.

Tu songes tout à coup au hardi compagnon
Qui partait d'où tu viens, riant au paysage,
Riant au but lointain. Il avait bien ton nom,
Ton sang, ton cœur. Mais toi, tu n'as plus son visage.

Ah! si tu rencontrais, par miracle, un moment,
Ce jeune homme au teint pur, plein de force et de vie,
Tu le regarderais, le fantôme charmant,
Avec un triste orgueil qui serait de l'envie.

Et lui, s'il te voyait marcher un peu courbé,
Devant tes longs cheveux trop rares vers les tempes,
Devant ton froid sourire et ton air absorbé,
Devant ton front jauni par la clarté des lampes,

Et tes grands yeux, tes yeux pensifs, tes yeux lassés,
Et ta main où frémit une fièvre sans charmes,
Et ta bouche aux plis durs, dont les coins abaissés
Semblent garder un goût d'ironie et de larmes,

Il se dirait, saisi d'une vague amitié :
« Cet homme a dû souffrir pour vieillir de la sorte.
Mon Dieu! préservez-nous!... » Compagnon, par pitié,
Épargne ce passant : c'est ta jeunesse morte.

Chaque heure, chaque instant est un gouffre sans fond.
On ne se baigne pas deux fois au même fleuve,
Car le fleuve s'écoule et les corps se défont :
L'âme nous reste seule, éternellement veuve.

LES MAUVAIS POÈTES

Soyons indulgents aux mauvais poètes,
Ne les frappons pas d'un mépris moqueur,
Car leurs pauvres voix, pour nos cœurs muettes,
Sonnaient doucement peut-être à leur cœur.

Car ces visions, ces rêves splendides,
Qu'ils n'ont jamais pu suggérer en nous,
En eux ont vécu, brûlants et candides,
Tristes et joyeux, féroces et doux.

Sous leurs doigts sans art la forme est rebelle,
Leur vers est boiteux et reste en chemin,
Mais leur muse était peut-être trop belle,
Et trop de beauté fait trembler la main;

Trop d'éclat divin trouble et paralyse!
Plaignons le martyr obscur et mortel,
Qui voulait prier, et qui, dans l'église,
Voyait devant lui reculer l'autel.

D'ailleurs, en un temps plein d'indifférence,
De doute, d'ennui, de stérilité,
Quel qu'en soit l'effet, la persévérance
A déjà sa grâce et sa majesté.

Toujours attirés par la page blanche,
Ils auraient voulu rendre avec des vers
L'amour sur le front, l'oiseau sur la branche,
Ou la neige en fleurs des premiers hivers.

Toujours attirés par la page blanche,
Ils lui confiaient leurs deuils, leurs espoirs,
L'âme qui s'emplit, l'esprit qui s'épanche.
Hélas ! C'est beaucoup pour quelques traits noirs.

Puis ils ont porté la page moins blanche
Chez un éditeur sceptique et lassé ;
Puis, ils ont reçu l'amère avalanche
Du refus poli, du conseil glacé ;

Puis tous leurs amis ont dit : « Prenez garde :
Le public est dur, aveugle, entêté.
Au siècle de fer, fou qui se hasarde,
Les vers ne sont pas d'actualité. »

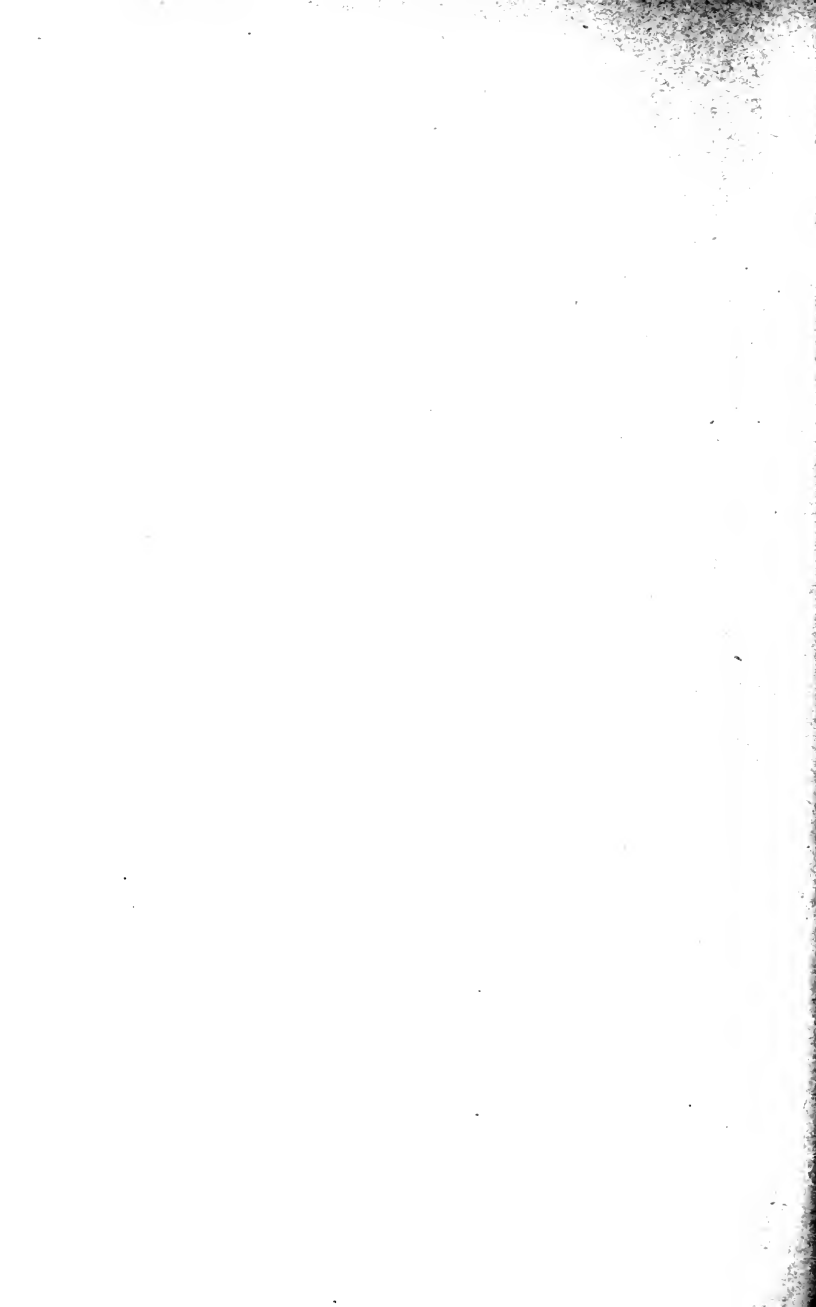
Mais quoi ! ces songeurs, tout à leur chimère,
N'ont pas entendu le monde méchant.
Ils avaient au cœur un amour de mère
Pour leur livre absurde, informe et touchant.

Ainsi, dans la fable, un pauvre astrologue,
Les yeux sur le ciel éclatant des nuits,
Aux rires du sot, aux abois du dogue,
Les yeux sur le ciel, tombe dans un puits.

Pour l'amour du ciel et de ses étoiles,
Excusons leur rêve et tous ses défauts,
L'orgueil dont ils sont empreints jusqu'aux moelles,
Et leur voix terrible et leurs gestes faux !

Pardonnons à ceux que le goût exile :
Ce sont des vaincus, ce sont des blessés,
Et considérons qu'il est bien facile
De ne pas les lire, et que c'est assez.







POUR TON FILS

A. E. V.

ON te donne un enfant : il faut en faire un homme.
Qu'il soit digne de nous, digne des temps nouveaux !
Tout ton cœur est à lui : n'en sois point économe.
Fais-lui noble et brillant ton nom dont il se nomme,
Il t'aimera bien mieux sachant ce que tu vaux,
Et, dès qu'il pensera, place sur lui la somme
De nos espoirs, de nos projets, de nos travaux.

Le foyer est fragile, et le feu vague et blême.
Sans briser le foyer, comment nourrir ce feu ?
Instruire son enfant ! Terrible et cher problème !
Mais quoi ! rien d'impossible à l'amour dont on l'aime.
Que son chemin soit doux, son air pur, son ciel bleu :
Un sage demandait qu'on élargît Dieu même,
Elargissons l'enfant, puisqu'il est plein de Dieu !

Et surtout qu'il soit gai ; que jamais la tristesse
Ne jette à ce front blanc son lourd voile de mort.
La gâité, c'est la saine et gracieuse hôtesse
Qui rend la volonté vaillante pour l'effort.
J'ai foi dans sa puissance et sa délicatesse,
Et je crois que toujours le Rire, Son Altesse
Le Rire, a fait l'enfant plus honnête et plus fort.

Le bonheur purifie et bénit ce qu'il touche ;
Mais, dès qu'il vient sur l'être exquis s'appesantir,
Le chagrin le rend humble, incertain et farouche...
(Oh ! le pauvre regard qui se fait terne et louche !)
— Qu'il ignore le deuil comme le repentir :
Car les larmes d'enfant, en coulant sur sa bouche,
La font pâlir d'abord, puis trembler, et mentir !



LE SECRET DE LA JOIE

JADIS les Dieux avaient la force et le génie,
Plus puissants et plus beaux que l'homme. Un marbre blanc
Faisait goûter à tous la visible harmonie
De leur corps gracieux saisi dans son élan.

Et les Dieux présidaient aux combats comme aux fêtes,
Ils inspiraient l'amour tranquille et vigoureux ;
Et les races étaient vaillantes et parfaites
Car la femme tenait ses yeux fixés sur eux.

Notre Dieu, maintenant, n'est un Dieu que pour l'âme,
C'est un martyr sanglant sur la croix étendu.
On le suspend au cou comme au cœur de la femme :
Le secret de la joie auguste s'est perdu.



*LE MARTYRE DE SAINT SÉBASTIEN**A Stanislas de Guaita.*

MUET, abaissant la paupière,
Le Martyr au corps jeune et beau
Est assis, nu, sur une pierre
Qui recouvre quelque tombeau.

Deux fidèles (ce sont des femmes,
Puisqu'il s'agit d'un dévouement!),
Fronts voilés, cœurs fiers, douces âmes,
Ont sauvé le héros charmant.

Pendant que chacune le veille,
Les flèches dont il est criblé
Retombent à terre! ô merveille!
Et le sang pur n'a pas coulé.

Et le corps est toujours sublime,
Éblouissant comme un esprit :
Dieu veut conserver la victime
Digne d'un ciel où tout sourit.

Et c'est là ce qui nous attire,
Ce qui nous convertit d'abord :
Cette grâce dans le martyre,
Cette élégance dans la mort.



*A LA FRONTIÈRE**A. A. Gabriel.*

C'EST l'endroit. Adieu, fils. Il faut quitter le père :
C'est l'endroit maudit du chemin.
La France a reculé jusqu'ici. Cette terre
Ne lui reviendra que demain.

Va, fils. Porte avec soin à nos frères de France
Notre espoir et notre souci,
Et si jamais, là-bas, tu sens l'indifférence,
Dis-leur qu'on se souvient, ici.

Le pays où tu vas est si rempli de charmes,
Si pénétré d'un juste orgueil,
Et son cœur tout de feu sèche si tôt ses larmes,
Qu'il ne peut garder un long deuil.

Sublime Nation d'immortelle jeunesse,
Mère de ce qui ne meurt pas,
Des Arts, elle ne peut s'avancer sans que naisse
Une fleur du Beau dans son pas!

Mais le parfum des fleurs endort aussi les races.
Réveille la France, mon fils!
Aux soldats d'autrefois montre à genoux nos traces,
Rappelle aux nôtres leurs défis.

Il faut que, retrouvant leur hardiesse antique,
Ces soldats du droit souverain
Donnent l'assaut, au nom de leur Temple artistique,
A la caserne d'outre-Rhin.

Va! quitte notre exil. Passe cette frontière,
Bon courage! Tu rentreras
A l'heure triomphale où la Patrie entière
Nous aura repris dans ses bras.

La paix retentira dans le canon qui gronde,
Et la France, enfin de retour,
Sera, pour l'avenir, la maîtresse du monde,
Maîtresse par l'Art et l'Amour.



LA MER S'AVANCE

DANS la limpide matinée,
Sous le ciel au reflet changeant,
La mer s'avance, couronnée
De légères franges d'argent.

Sur le sable blanc de la plage,
Elle s'avance par degrés,
Puis, aux premiers murs du village,
Elle endort ses flots azurés.

Et tout est si tranquille en elle,
Si régulier dans sa beauté,
Si plein de splendeur éternelle
Et de noble sérénité,

Que j'ose presque, ô mon amie,
A la mer au vaste contour,
A la douce mer endormie,
J'ose comparer notre amour.

Comme la mer, c'est un abîme,
Mais c'est un abîme vermeil,
Et qui, dans sa pourpre sublime,
Reçoit dignement le soleil.

Comme la mer porte un navire,
Il peut porter un lourd dessein,
Et comme elle, il saurait sourire
Avec un orage en son sein.

Tous les deux renversent l'obstacle
Qu'on s'épuise à leur opposer :
Tous les deux enfin, par miracle,
Nous rajeunissent d'un baiser.

Mais l'amour où je m'accoutume
Est plus divin qu'elle, et vaut plus,
Car il n'a pas son amertume,
Et n'aura jamais son reflux.



UNE FANEUSE

A Eugène Feyen.

C ONTRE un arbre appuyée, une faneuse lasse
Rêve et laisse tomber le râteau de sa main ;
L'arbre vert a tenté son bras nu qui l'enlace,
Elle a quitté sa tâche : il fera jour demain.

Elle s'appuie au tronc rugueux avec mollesse ;
L'herbe à ses pieds s'égaie en riantes couleurs.
Mais elle ne sent pas l'écorce qui la blesse,
Pas plus qu'à ses pieds nus elle ne voit les fleurs.

Sur son corps jeune et frais, mais rompu par l'ouvrage,
La chemise est très chaste et très fermée au cou :
Tout ce corps s'abandonne à l'appui qui l'ombrage,
Et le regard rêveur se perd on ne sait où.

Qui peut dire où se perd ce regard ? où se plonge
Cet esprit féminin, candide et patient ?
La nature envahit l'âme simple qui songe,
Pour faire de son rêve un monde inconscient.



LES LAVANDIÈRES DE LA HOULE

Les lavandières de la Houle
Manœuvrent gaïment le battoir.
Au lointain, des barques en foule
Passent dans l'air brillant du soir.

Les lavandières de la Houle
Debout, le front et les bras nus,
Tordent le linge blanc, d'où coule
Un flot de diamants menus.

Les lavandières de la Houle
Ont les yeux noirs, le teint bruni ;
Devant elles, la mer déroule
Ses sourires à l'infini.



LE CHER ABSENT

A Jules Natban.

TA douleur? Faut-il croire à ta douleur, poète?
Faut-il croire à tes pleurs, ô grand comédien?
L'émotion d'abord fut sincère et complète,
Puis l'art s'en est mêlé, l'art qui n'épargne rien.

Le deuil, dès qu'on l'admire, est déjà plein de charmes!
De même la coquette, aux jours de chagrin noir,
Se regarde pleurer, dit : « Oh! les belles larmes! »
Se redresse, et sourit, consolée, au miroir.

Et quant à tes amours, rien de vrai n'y palpite :
Amours de tête et non de cœur, feu décevant,
Feu de paille qui brille, étincelle et crépite,
Puis laisse le foyer sombre et froid comme avant.

Tu te dis sur la croix, mais c'est pour qu'on t'adore!
Quel fléau sur ton front s'est donc appesanti?
Poète, ton martyr est une métaphore,
Ta blessure est du fard, tes sanglots ont menti.

Artifice fatal, mensonge nécessaire !
Veut-on que tes beaux vers te coûtent la raison ?
Et si tu souffrais trop, il faudrait bien te taire :
Plaie au cœur, a-t-on dit, silence à la maison.

C'est pourquoi, sous ta grâce auguste de victime,
Sous tes amours que berce un espoir gémissant,
Sous tes deuils, sous ta plainte adorable et sublime,
Tu restes un candide, un doux, un cher absent.



DE AMORE

Si l'amour est encor possible
S (Plus d'une fois j'en ai douté),
C'est bien pour cette chair sensible,
Pour ces yeux d'un bleu velouté,

Pour cette chevelure épaisse
Qui de l'épaule au pur dessin
Se déroule à flots, et caresse
L'adorable contour du sein,

Pour ces belles lèvres pensives
Qui, sous les baisers trop ardents,
Livrent le corail des gencives
Et la neige intacte des dents.



LE RIEUR

A Camille Galé.

JE t'écarte du pied, pauvre fou qui me railles!
Deux mots de moi, deux mots du Maître, du Sultan,
Font taire les canons regorgeant de mitrailles :
J'aurai vite dompté ton sourire! Va-t'en... »

Sans daigner s'incliner devant le maître infâme,
Pendant que tout un peuple adorait et priait,
Le poète Aftasi, charmant comme une femme,
Regardait le vol blanc d'un nuage, et riait.

Sous le poids du pouvoir, des ennuis et des crimes,
Le Sultan languissait. Aftasi, soucieux
De l'unique splendeur du ciel pur et des rimes,
Gardait une ironie exquise dans ses yeux.

Un jour que le Sultan avait tué son frère
Et que cet accident lui tourmentait le cœur,
Il vit rire Aftasi, le chanteur téméraire,
Et dit à son bourreau : « Calme un peu ce moqueur!

« Pendant qu'à rire ainsi son âme est occupée,
Frappe gaîment! » Le Maître, ivre de peur, criait.
On aperçut l'éclair terrible d'une épée,
Et la tête tomba. La tête souriait.

Vingt ans après, le Maître, errant hors de la ville,
Vit une tombe. Il lut : « Aftasi. » — « Toujours lui!
Venez, ouvrez la tombe; au vent la cendre vile! »
Dit le Sultan; « ce chien ne rit plus aujourd'hui! »

Et le crâne riait à belles dents, tranquille.



VOLTAIRE A LA COUR

A Édouard Sylvin.

TOUT de satin, tout de dentelles,
Il est pimpant, il est exquis.
Est-ce un beau coureur de ruelles?
Est-ce un financier? un marquis?

A son côté brille une épée
Que frôlent ses doigts provoquants :
Pommeau d'or, lame bien trempée,
Frêle bijou des plus piquants.

Est-ce un ministre qu'on admire?
Non, son sourire est trop joli.
Pourtant, à ce joli sourire,
Plus d'un grand seigneur a pâli.

Est-ce donc un homme de guerre?
Moins encor. Canons et fusils,
Fer et flamme, c'est trop vulgaire
Pour ce vainqueur aux fins sourcils.

Toute âme humaine est sa captive,
Et tout cœur en est obsédé!
La Pompadour même, attentive,
L'a regardé, l'a regardé.

Serait-il de race royale?
Sur son front, saluant le Roi,
Brillait la couronne idéale
Que l'on distingue avec effroi.

Prince qu'on craint, vainqueur qu'on aime,
Miracle d'audace et d'esprit,
Il est tout ensemble, il est même
Mille fois plus, quand il sourit!

C'est le maître dans l'art de plaire,
C'est le radieux combattant;
C'est Voltaire, le dieu Voltaire...
Parlons plus bas, il nous entend!...

C'est le gai charmeur de la terre,
C'est le hardi comédien,
C'est l'universel adversaire
Qui s'acharne à tout, même au bien.

Poème, histoire, tragédie,
Pages d'or, de boue et de feu,
Tout, dans sa main souple et hardie
Devient une arme et reste un jeu.

Ce qu'il rêve, qui peut le dire,
Et qui peut dire ce qu'il est ?
Pourtant le monde est son empire,
Comme le sort est son valet.

Il aura cent métamorphoses,
Il sera patriarche un jour,
Mais c'est en habits bleus ou roses,
C'est aux salons, c'est à la cour,

Qu'il faut le voir, âme profonde
Sous un masque sublime et laid,
Destructeur adoré d'un monde
Qu'en riant il ensorcelait.



LE RETOUR

JE reviens; je suis las; dans de nouveaux chemins,
J'ai cru voir en passant de nouveaux cœurs humains,
Car sous le ciel d'autrui tout nous paraît étrange.
Hélas! l'homme est partout un homme; son esprit
Est un même miroir où tout pleure et sourit :
Il se brise avant qu'il ne change.

Qu'ai-je gagné, marchant ainsi le long des flots?
Un visage bruni, quelques larges tableaux :
Matins vermeils, couchants d'or, de pourpre et de cuivre,
Églises de granit où règne encor la foi...
Et surtout l'assurance entière que sans toi
Il m'est impossible de vivre.

Mais est-ce là vraiment un voyage réel?
Je visitais bien moins le pays et le ciel
Que les chers souvenirs de mon âme enchantée :
Je voyais ta beauté, j'explorais mon amour,
Et ma plus chère course, amie, est mon retour
Vers toi, que je n'ai pas quittée.

TA MAIN

A. A. L.

TA main : j'aime ta main, ta main que j'ai tenue
Jusqu'à la faire fondre au lieu de la presser,
Tes ongles que ma bouche aspire à caresser,
Joyaux de nacre fine et d'agate menue.

Toute œuvre sans honneur lui doit être inconnue,
Mais que de mots charmants elle excelle à tracer,
Si belle en écrivant qu'elle semble penser,
Nerveuse, alerte, vive, et pourtant ingénue !

Dans le creux de ta main j'ai mis mon avenir.
Avec son anneau d'or, elle est le bien suprême,
Et c'est elle qu'en toi je veux surtout bénir,

Puisque avant ta parole, avant ton esprit même,
Dans cette douce nuit qui devait nous unir,
Loyale et généreuse, elle m'a dit : « Je t'aime. »



IGNOTO

L A moitié de mon cœur est due
L A qui m'offre son amitié :
L'autre moitié serait perdue,
Prenez aussi l'autre moitié.





L'HOSTIE

SUR son lit, tout au fond d'une maison perdue,
Une femme, presque une enfant, est étendue.
Dans la blancheur du sein, parmi les cheveux d'or,
Se distingue une plaie où le sang coule encor.
Son front retombe : tout va finir. La chaumière
Autour d'elle est déserte. Une faible lumière
Éclaire en vacillant ce mystère et ce deuil.

Mais un prêtre soudain apparaît sur le seuil,
Tenant le saint ciboire et le saint viatique.
La mourante le voit. Une fièvre mystique
La saisit et l'arrache un instant à la mort.
Le prêtre lui répond : « Confessez-vous d'abord. »
Et c'est entre eux un sourd et rapide murmure,
Pareil au vent du soir dans la fine ramure.
Mais tout à coup, un mot, vaguement entendu,
Fait reculer le prêtre et le laisse éperdu :

« Votre père! dit-il, c'était...

— C'était mon père.

— Et vous l'avez tué!

— Je l'ai tué!

— J'espère,

O malheureuse enfant, qu'un repentir complet... »

L'enfant avait repris confiance et parlait :

« Ah! Je devinais bien et j'observais le traître!
Le général était près de cette fenêtre,
Jeune, calme, et vaillant, et brave. Je le vois,
Je vois briller ses yeux, j'entends vibrer sa voix.
Ses cheveux noirs cachaient son front plein de pensée;
Des officiers, muets et la tête baissée,
L'entouraient. A la fin, clairement, à grands traits,
Il leur décrit ses plans et ses desseins secrets :
Son âme apparaissait généreuse et guerrière.
Et mon père écoutait, écrivant tout, derrière
Les rideaux de ce lit, de ce lit où je suis.
Tous sont partis. Il veut s'échapper. Je le suis.
Il s'enfonce sous bois. Ce qu'il a pu surprendre,
Aux ennemis cachés tout près il va le vendre,
Et vendre en même temps son pays et son nom.
Je le rejoins enfin et je l'arrête : « Non,

« Non, par pitié, mon père! » Mais sa main me repousse.
J'invoque ma patrie, et je me fais très douce,
Et je prie en pleurant. Quelques pas s'approchaient :
Des espions gagés, ses pareils, le cherchaient.
— « Me voici, » leur dit-il. Alors, dans ma torture,
Je saisis un poignard qui pend à sa ceinture,
Et je frappe, et je frappe, et je frappe, — ah! maudit! —
En dévorant l'affreux papier qui nous perdit...
Après? Je ne sais plus, on m'entoure, on m'outrage.
Que béni soit le fer qui me perce avec rage!
On me croit morte. Dieu! je vivais. Et j'ai pu,
Achevant un chemin cent fois interrompu,
Venir ici, mon père, ô mon père que j'aime,
Recevoir le pardon et le baiser suprême.

— Il faut vous repentir.

— Mon cœur me le défend :
N'ayant plus de patrie, il n'avait plus d'enfant.

— Votre père était bon.

— Pesez mon sacrifice.

— C'est un crime.

— Mon crime a servi la justice.

— Ah! par grâce, quittez ces propos inhumains :
On n'entre pas au ciel avec ce sang aux mains.

— Par grâce, mon pardon, mon salut et l'hostie !
N'êtes-vous pas un prêtre ?

— Êtes-vous repentie ?

— Non, mais je vais mourir... »

Défaillante et sans voix,
Elle tendait les bras vers la table de bois
Où reposait, inaccessible, le calice.
Et le prêtre, à genoux, contemplait ce supplice,
Et n'osait plus parler, de peur de s'attendrir !
L'héroïne, les yeux en pleurs, allait mourir.

En cet instant, devant le prêtre dans l'extase
Une lueur divine éclaira le saint vase,
Et, lentement, du fond du calice enchanté,
Sortit et s'éleva dans l'air plein de clarté
L'hostie ! Elle vola vers la funèbre couche,
S'abassa lentement, et, sur la pauvre bouche,
Apporta, toute blanche, en un baiser de feu,
Le pardon, le salut, le paradis et Dieu.



VOIX HUMAINE

O voix humaine, voix humaine ! Ta musique,
Instrument idéal, est d'un charme magique.
Tu contiens tous les arts en tes riches accents,
Tu chantes et tu peins avec ton harmonie,
Divin rythme du cœur qui traduit le génie,
O toi qui, par l'esprit, règues sur tous les sens !

O voix ! ô douce voix, voix terrible ou sereine,
C'est toi la généreuse et clémente sirène ;
Ta mélodie attire au gouffre radieux :
Tu nous saisis, tu nous troubles, tu nous désarmes,
Puis, choisissant les plus dociles à tes charmes,
Tu leur donnes ta grâce afin qu'ils soient nos Dieux !



RÉPONSE

A UNE NUIT SANS SOMMEIL

QUOI ! toute une nuit sans sommeil !
As-tu bien senti ta pensée
Par la mienne prise et bercée
Jusqu'aux premiers feux du soleil ?

Pendant cette nuit, ma chérie,
T'es-tu dit parfois : « Que fait-il ?
Où promène-t-il son exil,
L'ami dont je suis la patrie ? »

As-tu, dans ta veille, en rêvant,
Souhaité tout bas mes caresses,
Mes reconnaissantes ivresses,
Mon culte profond et fervent ?

Ah ! bientôt ta belle insomnie
Sera mon œuvre et mon orgueil.
Plus d'exil, de regrets, de deuil :
Une double extase infinie !

Ton cœur battra, tout enfiévré ;
Il nous marquera les secondes,
Et les chères heures fécondes
Passeront trop vite à ton gré.



*QUIS DEUS ?**A Henry Thorian.*

Les charmes de la nuit devenaient grandioses,
Les étoiles au ciel pleuraient leurs larmes d'or,
Et l'on sentait monter, d'un même et lent essor,
Les songes des amours et les parfums des roses.

C'était divin, mais Dieu manquait. Pourtant les choses
Devant l'autel désert semblaient prier encor :
Dieu cessait de jouer un rôle en ce décor,
Et l'athée à genoux rêvait d'apothéoses !

Ainsi, nous, les penseurs assoiffés d'infini,
Avides de mystère et d'inconnu béni,
Il nous faut donc un Dieu, n'en fût-il plus au monde.

Prenons, prenons le monde alors, ou le ciel bleu,
Prenons l'immensité, la matière féconde,
Et, puisque nous voulons un Dieu, faisons-la Dieu.



LE DOUX TÉMOIN

Tout ce qu'on fait, tout ce qu'on rêve,
Tout ce qu'on dit,
Tout ce qui dans l'âme s'élève
Et resplendit,

Le moindre mot de poésie,
Le moindre vers,
S'adresse à quelque âme choisie
Dans l'univers,

A la Muse, à l'Inspiratrice,
Au doux témoin,
Dont le Génie, en son caprice,
Avait besoin.

On veut une gloire immortelle !
Mais, à présent,
On songe : « Que pensera-t-elle
En me lisant ? »

Et le poète, las d'écrire,
N'a pour espoirs
Que les larmes ou le sourire
De deux yeux noirs.



UN COIN DE TORRENT

Au bois, au grand bois,
Tout rempli de voix,
Voix de mésanges et de merles,
Le joli torrent
Jetait en courant
Sa fine poussière de perles,

Et dans la fraîcheur,
Un martin-pêcheur,
Qui partait gaîment pour la pêche,
Pourpré, vert et bleu,
Émeraude et feu,
Passait, passait comme une flèche.



MON EN TERREMENT

Au point du jour, parfois, quand j'ai donné ma nuit
A quelque œuvre de foi, de science ou de bruit,
Quand j'ai rempli longtemps mon âme et tout mon être
Des anciennes amours que l'amour fait renaître,
Quand je me suis penché sur les livres jaunis,
Quand j'ai creusé les mots et leurs sens infinis,
Quand j'ai pesé le dogme aux balances du doute,
Quand j'ai monté mes vers très haut pour qu'on m'écoute,
Et que l'ardeur fiévreuse a desséché mon cœur,
Il me prend tout à coup des accès de langueur :
La fatigue me gagne, et je voudrais m'étendre
Au plus profond d'un bois, dans l'herbe sombre et tendre,
M'allonger sur le dos, et, les regards perdus,
Sentir avec le sol tous mes sens confondus,
Me noyer dans le sein de la vaste matière,
Lui rendre les trésors de ma pensée entière,
Ouvrir aux quatre vents mon esprit saturé,
Voir enfin tout mon corps libre et transfiguré
S'absorber dans les fleurs, s'effacer sous la mousse,
Puis mourir de la vie universelle et douce.

ART ET NATURE

V AILLANTE amie et chère blonde
Au regard limpide, au cœur sûr,
Vous dites n'adorer au monde
Que la vertu sainte et l'art pur.

Je l'avouerais donc : ces deux choses
Que souvent on célèbre en vain,
En passant par vos lèvres roses,
Semblent prendre un charme divin!

Mais il faut entendre vous-même
Ces mots dont l'esprit est charmé :
On est vertueux quand on aime,
Et le grand art est d'être aimé.

C'est quand son âme fut moins fière,
Son front las, son cœur abattu,
Que l'homme a, d'une autre manière,
Défini l'art et la vertu.

L'un devient l'exquise magie
Où le deuil est transfiguré ;
Et dans l'autre se réfugie
Le vaincu, le désespéré.

Mais moi, la vertu que j'admire,
L'art qui me rend calme et joyeux,
C'est la vertu de ton sourire,
C'est l'art naïf de tes beaux yeux.



PROPOS D'AMOUR

L'AMIE

J E sens, dans mon sein, battre un cœur charmé :
Viens au grand soleil, viens, mon bien-aimé.

L'AMI

Non, le grand soleil trop chaud m'épouvante.

L'AMIE

J'étendrai, là-bas, en humble servante,
Sur ton front, sur ton cher front, si tu veux,
Le voile embaumé de mes blonds cheveux.

L'AMI

Non, tes cheveux d'or me font peur. Arrête,
Leur voile de feu brûlerait ma tête.

L'AMIE

Rassure-toi ! Vite, hélas ! sur ton front,
De mes pleurs d'amour ils se mouilleront.

*LE DIPLOMATE DE DIEU**A H. Carmouche.*

S A dévotion tendre à la force éternelle,
Son sourire à la fois candide et pénétrant,
Son attrait de bonté, son regard transparent,
Sa voix où chaque mot soudain prenait une aile,
Nous le rendent si doux qu'il nous paraît moins grand.

Mais tout un ciel de grâce avait plu sur cet homme !
Il reste, lui si frêle et que rien ne défend,
Malgré la perfidie et son air étouffant,
Malgré les lourds débats de Genève et de Rome,
Ferme comme un martyr, simple comme un enfant.

Son livre... Un paysage enchanté que traverse
Le plus clair des rayons du plus beau mois de mai
Est moins fleuri, moins pur, moins vif, moins parfumé,
Même lorsqu'il sourit après la tiède averse !
C'est le livre d'un cœur aimant qui fut aimé.

Et l'auteur était bien l'ange du paysage.
Les enfants l'adoraient. En vain il aurait fui :
Il leur semblait à tous un délice, un appui ;
Ne pouvant détacher leurs yeux de son visage,
Ils l'entouraient, pensifs, et s'absorbaient en lui.

Alors tout le cortège exquis des jeunes mères
— Vraiment, qu'eussiez-vous fait à leur place? — suivait.
Et lui, bientôt, vers Dieu des deux mains élevait
Une grappe d'esprits charmants et de chimères,
Tout mûrissants au feu du rêve qu'il rêvait.

Pourtant, sans abdiquer sa durable jeunesse,
Sans quitter la blancheur d'un songe aérien,
Son innocence (il l'a prouvé) n'ignorait rien :
On l'aurait pu nommer, pour sa rare finesse,
Diplomate de Dieu dans le congrès du Bien.



*LE RETOUR DES MOISSONNEURS**A Albert Besnard.*

LE soir aux moissonneurs est doux comme une fête ;
Ils traversent le fleuve après leur tâche faite,
Et, dans la longue barque, assis en liberté,
Ils goûtent la douceur de l'immobilité.
L'eau profonde et moirée où lentement ils glissent
Dort sous le ciel serein dont les teintes pâlisent.
Repos des pauvres gens ! Repos contagieux,
Trêve de Dieu, repos grave et religieux,
Je te partage avec respect et je t'admire !
Et je bénis l'air pur où comme eux je respire,
Le parfum des prés verts sous l'arbre presque noir,
Et la fraîcheur du fleuve et la tiédeur du soir.

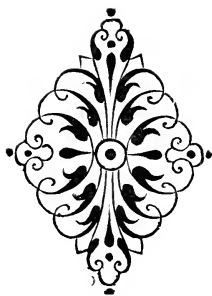


APRÈS LE BAIN

ELLE est, après le bain, assise à sa toilette.
Elle a pris, au hasard, un manteau velouté,
Mais l'œil suit, sous les plis de couleur violette,
Des pieds nus aux seins nus, la pure nudité.

Les flacons et les fleurs, dans l'air qu'elle respire,
Avivent les parfums où son corps s'est trempé.
Apaisée, alanguie et joyeuse, elle admire
Dans un miroir d'or plat ses cheveux d'or crépé.





IV



LE SALON

A François Coppée.

DES toiles, des toiles, des toiles !
Des héros, des mers, des étoiles,
Des anges purs et des maudits,
Des vierges folles et des mages,
Mille éblouissantes images :
 Un paradis.

Des dieux, et des saints et des saintes,
Des bouches qu'entr'ouvrent les plaintes,
Des visages tachés de sang,
Des cieus d'où les âmes descendent,
Et de jeunes corps qui s'étendent
 La plaie au flanc.

Voici des figures exquises :
Des actrices et des marquises,
Des yeux clairs sous de jolis fronts,

Toutes les vivantes merveilles
Que dans nos rêves ou nos veilles
Nous adorons.

Après tout ce printemps, des larmes.
Entendez-vous ce long bruit d'armes?
C'est la mêlée aux cris ardents :
là, sur son cheval qui se cabre,
Le cavalier se penche, un sabre
Entre les dents.

Voici des forêts, toutes pleines
D'ombre et de soleil; puis des plaines
Qu'emplit la fraîche odeur du foin;
Dans l'air qui rayonne et qui vibre,
Notre âme se plonge, enfin libre,
Toujours plus loin.

Près des sobres dessins antiques,
Voici des rêves romantiques
Où la couleur règne et fleurit;
Voilà, dans des notes plus ternes,
Les élégants sujets modernes
De trop d'esprit.

Ici, le flot gagne les plages;
La lune bleuit les villages,
Ou les mystérieux manoirs;

Là, quelque danseuse en sa loge
Sourit vaguement à l'éloge
Des habits noirs.

A gauche d'un crime tragique
Descend le défilé magique
Aux marches du grand Opéra :
A droite, sous un azur morne,
Pâle et fauve, s'étend sans borne
Le Sahara.

Puis un atelier, gai poème,
Effleure d'un luxe bohème
Le grave salon, tiède et doux,
Où, sur la table de famille,
S'accoude cette noble fille
Qui pense à nous.

Et ce n'est pas sur les murailles
Que l'on fait toutes les trouvailles !
Combien d'admirables tableaux
La foule épaisse qui circule,
Bizarre, exquise ou ridicule,
Porte en ses flots !

Combien d'aimables curieuses,
De pensives et de rieuses ?
De quel mouvement gracieux

Elles renversent leurs poitrines,
Et, gonflant un peu leurs narines,
Clignent des yeux!

En bas, quelle aimable paresse
Dans le grand jardin où se dresse
Tout un peuple de marbre blanc,
Quand, à l'odeur des fleurs discrètes,
Le fin parfum des cigarettes
Va se mêlant!

Elles sont là, parmi les roses,
Avec leurs triomphantes poses,
Avec leurs divines pâleurs,
Les beautés de marbre et de pierre,
Dont la lumineuse paupière
N'a point de pleurs.

On s'assied sur un banc : notre âme
Est pleine d'idylle et de drame.
Elle est par l'ivresse de l'art
Troublée, agrandie, amusée ;
Elle est tout entière un musée :
Et puis l'on part.

Chimère vite anéantie !
Il faut reprendre à la sortie,
Avec le manteau qu'on nous rend,

Les soucis, les haines, l'envie,
— Toute la prose de la vie
Qui nous reprend.



LA CRUELLE LOI

C'EST une dure loi de la nature humaine,
Une loi qui n'admet ni recours, ni pitié :
Jamais, après l'amour, n'apparaît l'amitié.
Sa flamme en s'éteignant n'allume que la haine.

Ah! ce serait la plus douce métamorphose,
Si l'amitié sortait de l'amour qui s'enfuit,
Comme naît d'une fleur adorable un beau fruit!
Mais quel fruit vient après le lys, après la rose?



DEUX PETITS MENDIANTS

SOUVENIR DE GRENADE

A Alexandre Falguière.

DEUX petits mendiants pouilleux,
 Lourdes chenilles!
 Tout en guenilles
Et tout en crasse, jusqu'aux yeux,

Laid avortons, formes suspectes,
 Gnomes méchants,
 Vont par les champs,
Pareils à des larves abjectes.

Toutes les fanges des chemins
 Sont entassées
 Sur leurs pensées,
Sur leurs haillons et sur leurs mains.

Ils ont je ne sais quoi d'obscène,
Ils sont perclus,
Ils sont joufflus,
Pleins de bouffissure malsaine.

Mais le grand ciel limpide et doux,
Le ciel en fête,
Jette à leur tête
Plus de rayons qu'ils n'ont de poux!



GUETZ DE BALZAC

A Jean Macé.

SALUT, fier prosateur au rythme vigoureux,
Qui marquas notre langue au coin de ton génie,
Et qui nous révélas, en ton style nombreux,
L'éloquence superbe et sa mâle harmonie...

Des mots, rien que des mots, pour convaincre et charmer !
Ta prose est un chef-d'œuvre où l'âme n'a point place.
Dédaignant de haïr, incapable d'aimer,
Ton cœur, sous ce splendide appareil, fut de glace.

Et qu'importe, après tout ! Que d'autres, plus humains,
Content à tout venant leurs espoirs et leurs peines,
Mouillent de pleurs leurs vers, et de sang leurs chemins,
Et lassent les échos de leurs tristesses vaines !

Toi, tu ne souffrais pas que rien vînt déranger
L'attitude et les plis de ta phrase parfaite.
Ce discours éclatant, c'eût été l'outrager
Que de ternir son lustre et de troubler sa fête.

C'est qu'il fallait alors qu'un artiste accompli,
Assurant sa pensée au-dessus de l'orage,
Tenant dans le travail son cœur enseveli,
Impassible ouvrier, achevât son ouvrage!

Va, maître : forge, taille, assouplis à jamais
Ce magique instrument : notre langue française!
D'autres la reprendront, Balzac, tu le permets,
Et pourront, grâce à toi, la manier à l'aise.

La France désormais sait tout dire : Elle sait
Déployer l'oraison, l'épopée et le drame,
Déchaîner la satire, aiguïser l'épigramme,
Faire fleurir l'idylle où l'hiver gémissait;

Tout lui sied : foi, menace, ironie et prière,
Et les peuples ravis sans fin l'applaudiront!
Mais on devra toujours regarder en arrière
Et remettre, ô Balzac, la couronne à ton front.

Ainsi dans le combat s'ouvrant avec l'épée
Un chemin rouge où la victoire va venir,
Le soldat, élevant son arme, doit bénir
Le fidèle artisan qui l'a si bien trempée.



DES AILES!

Des ailes! des ailes! des ailes!
Des ailes par-dessus la mer,
Pour voir les sphères éternelles,
Et pour planer en paix sur l'air!... »

Pareil à ces âmes trop belles
Pour qui le monde est trop étroit,
L'oiseau, l'hiver, voudrait des ailes...
Des ailes, par-dessus le froid.

Pauvre oiseau, fine créature
Au doux plumage frissonnant,
Tu t'étonnes que la nature
Te soit si dure maintenant!

Dans ces jours d'affreuses misères,
Tu cherches alors un ami.
Contre tout son corps tu te serres
Engourdi, plutôt qu'endormi.

Un autre vient, un autre encore,
Gris ou dorés, sombres ou bleus,
Sur une branche que décore
Leur groupe charmant et frileux.



TOUTES LES CHANSONS

TOUT est bien, tout est beau, tout est jeune et tu m'aimes :
Les fleurs ont un parfum doux comme le sommeil,
— Et les chansons d'amour éclosent d'elles-mêmes
Sur nos lèvres en feu que baise le soleil.

Aujourd'hui, la soirée a des charmes suprêmes,
Et Demain me sourit à l'horizon vermeil :
— Et les chansons de joie éclosent d'elles-mêmes
Sur mes lèvres en feu que baise le soleil.

L'éternel avenir, pour les vers que tu sèmes,
O poète, prépare un été sans pareil.
— Et les chansons de gloire éclosent d'elles-mêmes
Sur mes lèvres en feu que baise le soleil.



TERRE LORRAINE

TERRE lorraine, noble terre,
Gracieux et vaillant pays,
J'aime tes bois et leur mystère ;
J'aime les fleurs de tes taillis.

J'aime tes monts pleins de fougère,
Sur qui les sapins onduleux,
Trempés d'une brume légère,
Jettent un vêtement moelleux.

J'aime aussi la plaine voisine,
Dont l'horizon se fond au loin.
Une fine odeur de résine
S'y mêle au frais parfum du foin.

Avec ces teintes amorties,
Tout est charmant à nos regards :
La terre jusqu'en ses orties,
Et le ciel jusqu'en ses brouillards !

Terre gracieuse et sereine,
Toujours plus charmante au retour,
O Lorraine, bonne Lorraine,
Lorraine que j'aime d'amour!



SANS NOM

A. A. Leclair.

ÉVADÉ! le voilà cette fois évadé
Dans la mort, ce suprême et trop clément refuge;
Échappant au mépris, bourreau qui s'est fait juge
Et l'a jusqu'à la fin dans l'exil obsédé,
Il s'enfonce en un flot de boue, en un déluge
Tel que l'esprit humain n'en a jamais sondé.

Vous qui, lorsqu'il trahit, aviez douze ans à peine,
Amis dont les cheveux sont déjà blanchissants,
Concitoyens bannis, et vous, frères absents,
Vous sentez que la mort trop douce qui l'entraîne,
En le laissant dormir parmi des innocents,
Accroît notre défaite et blesse notre haine.

Hé, quoi! Loin de la honte et du monde étouffant,
Il aura le sommeil, le plus divin des charmes?
Injustice! Du moins, ne versez pas de larmes,

Vous qu'il nommait son fils : l'honneur vous le défend !
Il a brisé ses droits quand il brisa nos armes :
En livrant sa patrie, il perdit son enfant.

Et le pays qu'il a tué par félonie,
C'est la France, la noble et douce nation.
La France à ce soldat, durant sa passion,
Avait tendu ses bras tout tremblants d'agonie :
Le bandit l'acheva. Pour expiation,
Il faut une douleur qui soit plus qu'infinie.

Parmi de braves gens, il dormirait. Mais non !
Ceux-là sont de bons morts dont la tâche est bien faite.
Pour eux le glas funèbre avait un air de fête...
Cet infâme a vendu le drapeau, le canon
Et l'honneur. Que ces mots, comme ceux du prophète,
Rayonnent à jamais sur son tombeau : — *Sans nom*.



L'ILLUSION SUPRÊME

QUAND la Beauté passe, les roses
Redoublent d'odeurs et d'éclats,
Les blancs muguets, les frais lilas
Ont des splendeurs d'apothéoses.

Hosanna de vives couleurs,
Te Deum de parfums superbes !
Le monde est tout paré. Les herbes
Ont plus d'encensoirs que de fleurs.

Quand la Vertu passe, un mystère
Remplit le monde de ferveur,
Et le grand lys, au front rêveur,
Le lys est courbé jusqu'à terre.

Pour elle, les feux du couchant
Prennent une grâce inconnue,
Et dès que la nuit est venue,
Chaque étoile d'or a son chant.

Quand l'Amour passe, c'est l'orage
Au souffle étrange, au jour pervers,
Qui fait tressaillir l'univers
Comme dans l'horreur d'un naufrage.

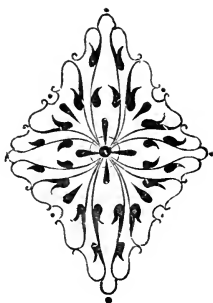
Partout l'effroi, partout le deuil !
Hélas ! ce doit être justice.
— Mais voici qu'un printemps factice
Reparaît au moindre coup d'œil.

Voici qu'à la moindre caresse
De l'Amour, enchanteur maudit,
Tout refleurit, tout resplendit,
Dans une fatale allégresse.

Mirage menteur ! Cependant
On jurerait, fraîches écloses,
Sur le sol embaumé, des roses,
Des étoiles au ciel ardent ;

Le lys courbé, le grand lys même,
Le lys est si bien imité
Que l'anant croit voir la Beauté
Et la Vertu dans ce qu'il aime.





V





TOUTE UNE VIE

MON enfance sans jeux passa, laborieuse,
Puis ma jeunesse vint, pensive et sérieuse.
C'est seulement hier, c'est hier, à trente ans,
Que j'ai livré mon âme à son premier printemps.

Je cherche un jour heureux en mon passé. Je cherche...
En Lorraine? En Champagne? A Paris? Dans le Perche?
Pas un seul jour! A peine une heure. Le hasard
N'est pas assez cruel, n'ayant pas assez d'art,
Pour faire du malheur l'étoffe d'une vie...

Dans la plus douloureuse et la plus asservie,
On voit, ici, des coins du ciel limpide et doux;
Là, des chaînons brisés dont on fait des bijoux.
J'ai donc eu des instants de joie ou de vacance :
C'était de me sentir un moment d'éloquence ;
De voir une forêt dorée aux matins froids,
Un ruisseau bleuisant qui court des prés aux bois,

Ou quelque couchant rose où s'endort la nature ;
C'était de voir le jour éclairer ma lecture
Après une nuit blanche offerte au cher travail ;
C'était aussi parfois de voir, sous l'éventail,
Au théâtre, parmi la foule coutumière,
Un profil délicat, un regard de lumière,
Et que j'aurais aimés, si je l'avais voulu.

Mais je n'aimais que l'Art, l'Art pur, l'Art absolu,
L'Art dans tous ses chefs-d'œuvre et sous toutes ses formes :
La Cathédrale avec ses contre-forts énormes,
Et le Sonnet galant aux pleines rimes d'or ;
Le Marbre au sûr contour, au magnifique essor,
Et ce trésor de grâce exquise et de génie,
Le poème des sons, la vaste Symphonie.

J'aimais à me plonger dans le flot endormi
Qui va du vieil Homère à Platon, mon ami.
O mes maîtres sacrés, ô mes maîtres de Grèce,
Quel vœu de piété, d'extase et de tendresse,
Sophocle, Aristophane, Eschyle, Xénophon,
Et toi, Pindare, chantre éclatant et profond,
Rapide, ailé, sonore et pur comme le cygne,
Quel vœu vous adresser qui ne soit pas indigne?

J'aimais, pour me distraire, à trouver sous ma main
Une noble oraison du fort parler romain,
Ou ces vers d'une rare et vaste transparence
Qu'illumine à jamais le clair esprit de France.

Mais cela, tout cela, n'était pas le bonheur !
La moisson ne tient pas au panier du glaneur.
Après ces courts instants savourés par surprises,
Je sentais revenir le flux des heures grises :
Chaque pas me semblait sonner contre un tombeau,
Chaque ennui me semblait emporter un lambeau
De mon âme. Et voici mon âme tout entière !

Je m'étais donc trompé dans ma tristesse altière !
L'illusion était cruelle ; maintenant
Je suis guéri. Je vois l'avenir rayonnant,
Et le ressuscité s'y jette avec délice.

Et désormais, Douleur ! apporte ton calice,
Ma triomphante soif le boira d'un seul trait.
J'ai toujours le travail, la mer et la forêt,
Et j'ai l'amour enfin, l'amour que l'on peut dire,
L'amour où le cœur bat pendant que l'âme admire :
J'ai tout ce qui rayonne et tout ce qui sourit,
Sous le soleil des cieux, au soleil de l'esprit.



ÉTAT DE GRÂCE

IL est des moments où, sans cause,
Malgré l'existence, pour rien,
L'âme s'illumine de rose
Et trouve le souverain bien.

Ce bonheur subit qui s'impose
Dans un transport aérien,
Est-ce l'antique apothéose,
Est-ce la grâce du chrétien?

Mais ces moments passent. Que dis-je ?
Ils ont passé... C'est un prodige :
Aussi les faut-il adorer ;

Et si rien ne peut nous les rendre,
Bénéissons-les sans les comprendre,
Goûtons-les sans les mesurer.



LUCIE, MARTHE OU JEANNE

L'AIMERAI-JE vraiment, ou n'est-ce qu'un caprice?
N'est-ce que le désir de me savoir aimé?
N'est-ce que le besoin vague d'être charmé
De quelque passion vierge et consolatrice!

Elle a vingt ans sans doute, une grâce ingénue,
Des cheveux noirs, un teint exquis et rougissant;
Je ne sais pas son nom, et sa voix m'est connue
A peine, par deux mots, deux mots dits en passant.

Toujours je la trouvais sur ma route. Sa mère
L'accompagnait sans rien deviner. Et toujours
A l'heure où je passais, elle arrivait, légère,
A sa fenêtre, avec ses beaux yeux de velours.

Enfin, je l'aperçus un matin sur sa porte!
Je m'avançai vers elle, elle aurait voulu fuir;
Mais sa délicieuse angoisse était trop forte :
Elle resta, jolie et tremblante à ravir.

Je lui dis : « Je vous aime, écrivez-moi. » Muette,
Elle saisit ma main qu'elle serra deux fois :
Et je partis, rapide et joyeux. — O poète,
Aurais-tu donc laissé ton âme entre ses doigts ?



A UN AMI INCONNU

As-tu trop écouté la plainte solennelle
De la mer, cet orchestre adorable et mouvant ?
As-tu frappé du front les dalles d'un couvent ?
As-tu sur une Bible émoussé ta prunelle ?

As-tu cherché la gloire ou la paix éternelle ?
As-tu ri quelquefois ? As-tu pleuré souvent ?
Ton cœur a-t-il battu de joie en retrouvant
Dans un bal une fraîche et vive ritournelle ?

As-tu dans un grand lit, froissé tous les matins,
Caressé quelque tête exquise aux cheveux teints ?
As-tu serré sur ta poitrine une amulette,

Médaille, croix, lettre aux plis brisés, anneau d'or ?
N'aimais-tu que les nuits claires de messidor,
Toi dont je fais claquer les dents, ami squelette ?



*TOUT L'IDÉAL**A Sully Prudhomme.*

SUR une montagne inconnue,
Qui tient le passant arrêté,
Se dresse, ardente et demi-nue,
La plus invincible Beauté.

Une irrésistible harmonie
L'enveloppe comme un esprit.
Parfois, en sa grâce infinie,
Elle tend les bras et sourit.

Dans ce geste qui nous attire,
Nous sentons un embrassement,
Et, si loin qu'il soit, le sourire
Est un baiser tiède et charmant.

Et l'on veut s'élever vers elle,
On s'efforce de s'accrocher
Aux pointes où le sang ruisselle,
Aux frêles mousses du rocher!

Pas de vertige, de faiblesse !
En cet élan cruel et cher,
S'aperçoit-on même qu'on laisse
Des lambeaux rouges de sa chair ?

Et toujours si haut le sourire,
Et le baiser toujours si loin !
C'est pourtant par eux qu'on respire,
C'est d'eux seuls que l'on a besoin.

Pour qui lutte ainsi, souffre et saigne,
Le sort a d'étranges faveurs :
Il faut donc enfin qu'on l'atteigne,
L'Enchanteresse aux yeux rêveurs !

Elle est l'Amour, la Poésie,
La Volupté même. Elle attend :
Voici qu'on l'a presque saisie
Contre son sein tout haletant.

On est arrivé sur la cime,
On n'est plus ni blessé, ni las,
On étreint le bonheur sublime,
L'idole palpitante. Hélas !

La vision pleine de charme
N'est rien qu'un fantôme moqueur.
Elle se fond en une larme
Qui tombe à jamais sur le cœur.

TOUTE MA PRIÈRE

Si je croyais en Dieu, je lui dirais : « Seigneur,
Faites mon âme égale et tranquille et contente ;
Que rien ne me désole et que rien ne me tente,
Que la paix soit mon bien, le travail mon honneur !

A cette paix mêlez parfois quelque bonheur,
A ce travail, un peu de poésie ardente,
Comme au cœur de la gerbe une fleur éclatante
Qui distrait un moment le front du moissonneur.

Donnez-moi quelque ami qui de moi se souviennne,
Une femme très noble et très pure qui vienne
Le matin, vers mon lit, les yeux à demi clos.

Un peu de gloire enfin : c'est la gloire que j'aime !
Épargnez-moi surtout, à mon heure suprême,
Le spectacle odieux des pleurs et des sanglots.



LES CONSCRITS

A Charles Keller.

Nos soldats sur le Cours manœuvrent, nos conscrits !
Les ordres durs et brefs s'entre-croisent, les cris,
Les jurons, le bruit sec des armes qu'on apprête ;
Puis un pas cadencé qui brusquement s'arrête.
Autour d'eux, des badauds naïfs ou connaisseurs,
Des soldats retraités jugeant leurs successeurs,
Quelques tabliers blancs, servante ou cuisinière,
Et des enfants qui font l'école buissonnière,
Pour regarder, muets, l'école des conscrits.

Ah ! conscrits, braves gens, vous l'avez donc appris,
L'art d'enlever l'affaire au fil des baïonnettes,
Le bel art de tuer correctement. Vous n'êtes,
Il est vrai, serviteurs obscurs du long devoir,
Ni beaux, ni gracieux, ni sublimes à voir,
Vos raides mouvements semblent d'une machine,
Le sac et le fusil font ployer votre échine,
Et votre pantalon tombe à plis réguliers
Et flotte lourdement sur vos larges souliers...

Enrôlés sans plaisir, ils servent sans murmure !
Sous les arbres du Cours, dont la fine ramure
Se dessine gaîment dans le ciel d'un bleu gris,
Ils manœuvrent, pressés et graves, nos conscrits.

Ne nous en moquons pas ! Que vienne la bataille,
On verra rayonner leurs yeux, grandir leur taille ;
Ils iront sans abri, sans sommeil, sans repos,
Emportant notre espoir aux plis de leurs drapeaux.
Ils sont une machine, ils seront une armée.
Ils combattront, perdus dans l'ombre et la fumée,
Ils tomberont, héros inconnus et sacrés :
Puis, sur des champs par eux à jamais illustrés,
Quand le fer et le plomb passeront par rafale,
Leur sang étalera sa pourpre triomphale.
Saluons-les très bas. Ils incarnent en eux
Nos rêves les plus noirs et les plus lumineux,
Unis dans la suprême et chère idolâtrie :
Ils sont la Mort, ils sont la Gloire et la Patrie.



CHAQUE MINUTE

A Stanislas Guaita.

CHAQUE minute, chaque pas
Creusent un abîme où tout plonge ;
Notre passé n'est qu'un mensonge,
Et ce qui n'est plus ne fut pas.

L'homme toujours se renouvelle :
Le progrès fatal est sa loi.
C'est donc toujours un nouveau *moi*
Qui dans mon âme se révèle.

Tout coule et glisse entre nos doigts :
Les pleurs, et l'or, et le sang même.
Ainsi toutes les fois qu'on aime,
C'est bien pour la première fois.

On est parjure, mais sincère.
On ne ment pas, en vérité :
On change de sincérité,
Et c'est une grand misère.

Pourtant la neige qui se fond,
Nul ne la traite d'infidèle ;
L'hiver suivant, tombera-t-elle
Moins candide du ciel profond ?

Tâchons donc de prendre au passage,
Je ne sais quand, je ne sais où,
Le moment où le sage est fou,
Tandis que le fou devient sage :

Où le poète est inspiré,
Où la neige est fraîchement blanche,
Où la fleur s'entr'ouvre à la branche,
Où le baiser dit encor vrai.



VI





PRIÈRE D'ATHÉE

A Henry Carmouche.

J'AURAI passé, toujours épris de l'impossible :
J'ai pour flèche un rayon, un nuage pour cible ;
Chimérique chasseur, je jeûne trop souvent.
Qu'on fasse un frais bouquet de fleurs, et qu'on le mette
Dans ma main, je l'oublie et je m'en vais, rêvant
Un bouquet de soleils que lie une comète !

D'humbles amours se sont offertes, j'ai passé
En déchirant mon cœur d'un amour insensé.
Cherchant des oiseaux bleus à travers les ramées,
J'ai supporté la faim et la soif, sans daigner
Me baisser pour cueillir les fraises parfumées
Que mon pied dans la mousse écrase et fait saigner.

La sève de mon cœur et le sang de mes veines,
C'est vous qui les buvez, chères tendresses vaines !
Et je ne m'en plains pas, puisque je l'ai voulu.

Car le tout est d'aimer ; être aimé, que m'importe ?
J'ai beaucoup travaillé : j'ai fait des vers, j'ai lu,
Pour rien, pour le plaisir de ma jeunesse morte.

Les champs, les champs féconds où fleurit le bonheur,
Je les aime en poète et non en moissonneur.
Athée assurément, je suis toujours avide
D'Idéal, d'Infini, de divine Beauté,
Et j'élève les bras au ciel que je sais vide,
Et j'adore en pleurant un Dieu que j'inventai.



*LA TERRE FRAICHE**A. M. G.*

JADIS on prenait sous la mousse,
Quand une abeille nous piquait,
Un peu de terre fraîche et douce,
Puis, en la pétrissant du pouce,
Sur la piqûre on l'appliquait.

La douleur était moins cuisante,
Elle n'arrachait plus de cri;
Et, grâce à la terre apaisante,
Grâce à la terre bienfaisante,
Le mal était bientôt guéri.

Aujourd'hui, sous mon air austère,
Malgré mon sourire moqueur,
Je suis blessé. Je veux me taire :
Mais que l'on étende la terre,
La terre fraîche sur mon cœur!



*COMME JE PRENDS LES ROSES**A madame Louise Schwab.*

A quoi bon tant chercher le mot du grand problème,
Et contre son mur sombre écraser notre esprit?
On meurt, on a les yeux vitreux et le front blême,
Ainsi que l'oiseau chante et que l'enfant sourit.

L'âme tremble et s'éteint, l'oiseau donne un coup d'aile;
Espérons. L'agonie est un sublime effort.
D'ailleurs, nous, les ingrats, qui ne vivons que d'elle,
Comment donc osons-nous insulter à la mort?

La mort! Si quelque feu s'allume sous sa glace,
Si le corps que la terre absorbe, froid et nu,
Tombe comme une fleur d'avril, pour faire place
A quelque fruit splendide éclos dans l'inconnu,

Espérons. — Si chez nous tout n'est que pourriture,
Espérons plus encor! Car, néant ou ciel bleu,
Tes lois, toutes tes lois sont saintes, ô nature,
Et ton ordre est si bon qu'il fit rêver d'un Dieu!

Effets sacrés, j'ignore et j'adore vos causes!
Je bénis sous ton joug mon humble liberté,
O nature, et, dévot à ta nécessité,
J'accepterai la mort comme je prends les roses.



A ÉMILE VERNOLLE

DÉJA des cheveux blancs, oui, mon cher, des cheveux
Tout blancs! J'ai trop usé de croyances, de vœux,
De passions. Voici que mes cheveux blanchissent!
L'arbre, tu t'en souviens, faiblissait sous les fruits,
Mais maintenant, les jours d'été se sont enfuis :
C'est sous le givre, hélas! que les branches fléchissent.

Nous étions de francs compagnons.
Plus d'un écho sait nos deux noms
Accouplés comme un cri de guerre.
Nos vers volaient avec l'oiseau,
Et nos talons, à notre sseau,
Marquaient joyeusement la terre.

Nous aimions les cités et les troupeaux humains.
Pour colorer nos vers, nous eussions dans nos mains
Recueilli notre sang, pourpre vive et fumante :

A travers le ciel noir découvrant le ciel pur,
Nous attachions tous deux sur l'avenir obscur
Des regards caressants comme un baiser d'amante.

Fiers sceptiques de tant de foi,
Nous voulions la gloire. Dis-moi,
Frère, ô mon frère, où donc est-elle,
L'œuvre que toujours nous rêvions,
Que nous chantions et poursuivions,
L'OEuvre enfin, notre OEuvre immortelle?

*
* *

Ce temps est si lointain qu'on n'y croit presque plus :
Les ombres du couchant font douter de l'aurore !
C'était hier pourtant que je pouvais encore
Secouer sur mon front mes vingt ans chevelus !

Tu ris, compagnon. Oui, j'oublie
Qu'obstinément ton cœur se lie
Aux restes de notre gaieté,
Et d'ailleurs ma mélancolie
N'est pas à plaindre, en vérité !

Mais, pourquoi sous nos pas ces routes déflourées ?
Les désirs infinis devaient-ils donc finir ?
Tout mon passé se fond en vagues rêveries,
Et pour me reconnaître il faut me souvenir.

Je suis las. Le doute m'assiège,
Hé quoi! pas même de regrets!
Et j'ai peur en voyant la neige,
Car la boue, hélas, est tout près.

Et toi? Comment sers-tu notre Art et la Patrie?
Que devient ta tendresse et que fait ta vertu?
Conserve-tu ta haine à toute barbarie?
Sais-tu pétrir encor le vers qui saigne et crie?
Sais-tu traîner les cœurs après toi! Seras-tu

Debout pour la sainte journée
Où là-bas, de l'Est jusqu'au Nord,
Quand l'alerte sera donnée,
Éclatera la claironnée
De la Revanche ou de la Mort?



AUX QUATRE VENTS

A Paul Descbanel.

MON cœur souffrait. J'ai dit à mon cœur : « Réponds vite
A cet amour loyal et pur où l'on t'invite.
Tu saignes. Choisis donc le baiser qui guérit.
Tu te meurs. Cherche donc l'asile où l'on repose :
Une épouse aux yeux clairs t'appelle et te sourit
Dans l'exquise tiédeur de sa chambre bien close. »

Hélas ! mon cœur a répondu,
Mon cœur saignant, mon cœur perdu :
« Je veux l'aventure infinie,
J'ai soif de douloureux effort,
Soif de regret, soif de remord :
Car, si le trouble est l'agonie,
La paix pour moi serait la mort. »

J'ai dit à ma raison : « Victime que le doute
Déchire avidement durant toute la route,
Par pitié, permets-moi d'avoir pitié de toi ;

Laisse-moi te livrer au culte qui console
Et t'attacher, pour ton honneur, à quelque foi,
Comme une noble offrande au cou blanc d'une idole. »

Ma raison m'a dit : « C'est mon sort
D'interroger jusqu'à la mort,
L'œil au ciel, la main sur un livre,
Une étoile de Vérité
Et de Justice et de Beauté,
Qui, sitôt que je veux la suivre,
S'enfonce dans l'immensité. »

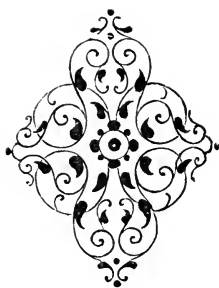
Et j'ai dit à ma vie : « Enfin te voilà prête!
Accepte. Que veux-tu? Douce et calme retraite
Auprès des flots, si frais au cœur comme à la chair?
Vieux château d'où, joyeux, le martinet s'élance?
Maison de la montagne au sein du long silence?
Chambre du boulevard au tumulte si cher? »

Mais quoi! Ma vie est si peu mienne!
Elle a dit, la bohémienne :
« Mon pays, c'est le grand chemin!
J'adore les visions neuves,
J'exige qu'au creux de la main
Tu goûtes l'eau de tous les fleuves,
Sans songer à vivre demain. »

Moi, j'obéis! Suivant toujours ma destinée,
Je marche! Ah! par les Dieux, lorsque mon âme est née,

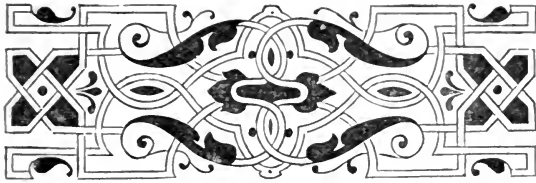
Les quatre vents du ciel ont dû souffler gaîment!
Et je mourrai sans peur, sans chagrin, sans envie,
En plein enthousiasme, en plein commencement,
Puisque chaque matin j'entreprends une vie.





Table





TABLE

PREMIÈRE PARTIE

I

A mon Livre	5
Le Testament de Jésus-Christ	7
Pâques	13
Notre Avenir	15
Roland à Roncevaux	19
Modèle sans portrait	21
L'Alsacienne	22
Toutes les Fleurs	23
La Fille d'Hérodiade	24
<i>Tout amant bien epris...</i>	26
Novæ res novique viri	27

II

Nouvelle Année	31
Les deux Vieillards de Hans Holbein	33
Comme un amour ignoré	34
Vous, toute	35
Dialogue sous bois	36
Un Paradis	38
Soucieuse	40
Tentatrice	41
Soir de Printemps	43
Fleurs de Labour	44
Spinoza	46
La Blancheur du Lit	49
Être Dieu	50
Le Lien mystérieux	52

III

La divine Maladresse	57
Saint Jérôme	58
Dans le Chœur de l'Église de N.-D. de la Couture	60
Sévigné	62
Une Femme de Shakespeare	64
La Chair	65
La Vengeance d'une Lyre	66
Adieu wath!	67
Esther	69
Rêverie à la Mer	70
Le petit modèle au jeu de cartes	71

Le Poids d'une Coupe vide	73
Aimerait-on l'amour?	75
L'éternel Duo	77

IV

Le Vol suprême de l'Oiseau.	83
Pastel.	85
Promesses d'amour.	86
Des Vers.	87
Inscription grecque.	89
Bernardin de Saint-Pierre	90
Un beau Jouet neuf.	91
Romance d'aventure	93

V

Mathias Schiff.	97
Chiens de relais.	100
Votre délicate Beauté.	101
Le Brouillard matinal.	103
L'Arbre trop fécond	101
A Renan le Sage.	105
Toute mon enfance	106
Qualis artifex?	108
Pain du Soldat.	110
Le Soir charmant, tiède et voilé.	112

DEUXIÈME PARTIE

I

La Vénus de Milo	117
Rien que ses yeux	123
Canotiers de Lorraine.	124
L'Épitaphe pour tous	126
A la Noël.	128
L'éternelle Veuve.	130
Les mauvais Poètes.	132

II

Pour ton Fils.	137
Le Secret de la Joie	139
Le Martyre de saint Sébastien.	140
A la Frontière.	142
La mer s'avance	144
Une Faneuse	146
Les Lavandières de la Houle.	147
Le cher Absent	148
De Amore.	150
Le Rieur	151
Voltaire à la cour	153
Le Retour.	156
Ta Main	157
Ignoto	158

III

L'Hostie.	161
Voix humaine.	165
Réponse à une nuit sans sommeil.	166
Quis Deus?.	168
Le doux Témoin.	169
Un Coin de Torrent.	171
Mon Enterrement.	172
Art et Vertu.	173
Propos d'amour.	175
Le Diplomate de Dieu.	176
Le Retour des Moissonneurs.	178
Après le Bain.	179

IV

Le Salon.	183
La cruelle Loi.	188
Deux petits Mendians.	189
Guetz de Balzac.	191
Des Ailes!	193
Toutes les Chansons.	195
Terre lorraine.	196
Sans nom.	198
L'Illusion suprême.	200

V

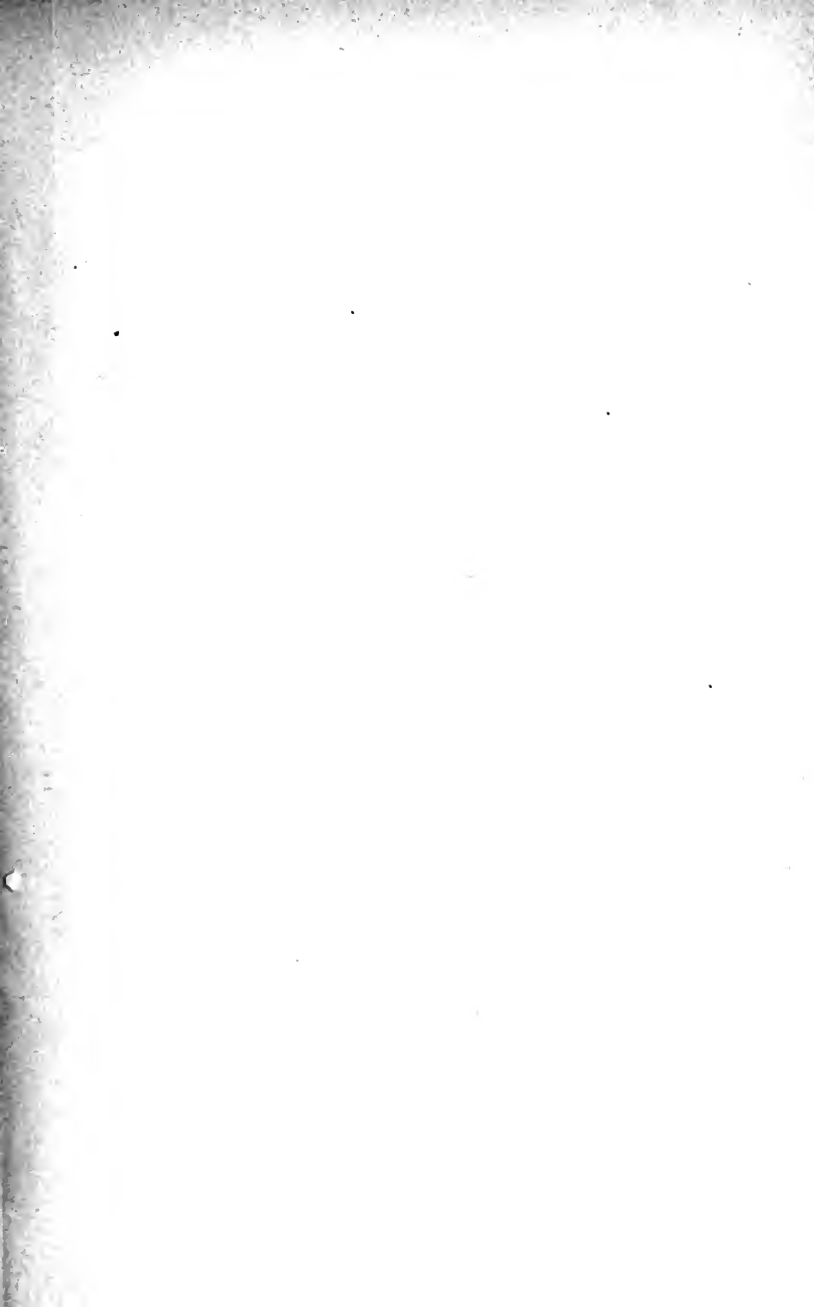
Toute une Vie.	205
État de grâce.	208

Lucie, Marthe ou Jeanne	200
A un Ami inconnu.	211
Tout l'Idéal.	212
Toute ma Prière.	214
Les Conscrits	215
Chaque Minute	217

VI

Prière d'athée	221
La Terre fraîche.	223
Comme je prends les roses.	224
A Émile Vernolle.	226
Aux quatre Vents	229











PQ
2615
I4T6

Hinzelin, Émile
Toute une âme

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

